

Introduction au N° 29 consacré à l'I.P.A.

Nous avons adressé en février dernier aux membres et aux analystes en formation la lettre suivante :

Le Conseil a décidé de consacrer le prochain numéro de Documents et Débats aux relations de l'APF avec l'Association Psychanalytique Internationale (API ou IPA) en prenant pour axe de réflexion le paradoxe suivant :

Un des motifs importants de la constitution de l'APF résidait dans le souhait de retrouver une reconnaissance par l'API. Certains ont pu même dire qu'elle y avait vendu son âme. Or depuis vingt ans on peut constater une désaffection, voire une défiance de l'APF à l'égard de l'API. En somme se pose la question qu'est-ce qu'aujourd'hui une communauté analytique ?

Un certain nombre d'analystes de l'APF ont accepté de participer à ce numéro introduit par un texte de Daniel Widlöcher. Nous souhaitons qu'y contribuent non seulement ceux qui ont participé à ces événements, mais aussi tous ceux qui désirent intervenir sur ce thème.

Daniel Widlöcher
Secrétaire Général

Raoul Moury
Secrétaire de Documents & Débats

On trouvera dans ce numéro l'ensemble des réponses qui nous sont parvenues.

Daniel Widlöcher

APF IDEALE ET IDEAL DE L'IPA

Comment comprendre l'intérêt actuel pour l'histoire du mouvement psychanalytique ? La publication de l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco en est un indice. Les conflits et les scissions qui ont marqué l'évolution du mouvement en France sont ainsi entrés dans le champ de la chronique et livrés à une tentative d'explication qui, comme tout essai de ce genre, appelle à la réflexion. Celle-ci peut porter sur les événements du passé, sur leurs causes et sur le rôle de leurs acteurs. Mais la psychanalyse mérite-t-elle d'être ainsi traitée comme les autres faits de l'histoire ? Un des intérêts de "La bataille de cent ans" est d'avoir situé son développement en France en relation avec un mouvement plus vaste des idées. Toutefois, à mesure que les événements se rapprochent de nous, le champ rétrécit et l'attention se concentre sur la dynamique interne du mouvement. Ceci tient, me semble-t-il, à la volonté de situer ces événements par rapport à la personne de Lacan. La démonstration est claire. Il s'agit moins de fonder la grandeur de l'homme sur son œuvre que sur ses échecs. La comparaison avec Spinoza et le thème de l'excommunication sont éclairants. Aussi abominables que soient les renégats, hommes de peu de foi, ils contribuent à la gloire de celui dont ils se séparent. La solitude à laquelle ils le condamnent n'en rend que plus singulier son destin et, en définitive, fonde l'homme d'exception.

Les rapports noués en 1961-62 entre les futurs fondateurs de l'Association Psychanalytique de France et l'Association Psychanalytique Internationale illustrent bien cette dialectique. En s'alliant à la "bureaucratie ipéiste", ils auraient été les artisans d'un moment décisif de ce processus d'exclusion.

La jaquette du livre d'Elisabeth Roudinesco nous rappelle que les histoires (au sens d'Hérodote) sont par elles-mêmes des enseignements. C'est en effet de ce point de vue que nous devons réfléchir sur les événements du passé. C'est un fait bien rappelé par notre auteur, qu'il y a eu, à cette époque, une alliance étroite entre notre groupe et l'Association Internationale. La question posée aujourd'hui est l'effet de cette alliance sur la fondation et la structure de notre association et ce qu'il en reste aujourd'hui.

La scission de 1953 n'avait guère eu à voir avec l'Association Internationale. Ceux qui fondèrent la Société Française de Psychanalyse ne pensaient pas s'en exclure. Le conflit portait sur la place que l'institut de formation devait occuper au regard de la Société de

Psychanalyse. En renforçant l'autonomie de l'institut vis-à-vis de la société, on vidait cette dernière de sa substance. En outre, ne risquait-on pas de favoriser le dogmatisme au détriment du pluralisme des orientations théoriques, de couper l'enseignement de la recherche ? Sans doute existait-il des questions de personne, mais celles-ci dépassaient largement celle de Lacan. Sa pratique, tolérée hier par la Société de Paris, le fut - sans plus - par ses collègues de la SFP.

Ceux qui, comme moi, commencèrent à l'époque leur analyse avec Lacan n'étaient pas informés des particularités de cette pratique. Leur engagement dans la SFP les excluait certes de la SPP, mais leur paraissait justifié par un esprit de tolérance et d'ouverture intellectuelle. A une théorisation pauvre et rigide, illustrée par les ouvrages de Marie Bonaparte, ils préféraient l'esprit critique et le "retour" à l'œuvre fondatrice de Freud. Si les aînés pouvaient garder une certaine nostalgie de leurs relations avec des membres de l'Association Internationale, de leurs propres psychanalystes en particulier, les débutants n'en avaient cure. Peu familiers avec la littérature psychanalytique de langue anglaise, ils étaient prévenus par Lacan de son caractère appauvrissant et tiraient intérêt et fierté de recourir aux textes originaux plutôt qu'aux gloses. Pour beaucoup, pour moi en tout cas, la formation théorique résultait d'une constante confrontation entre le séminaire de Lacan et la lecture de Freud.

Il est certain que l'arrivée d'une commission, appelée par nos aînés et chargée d'évaluer la qualité de la formation qui nous était donnée, joua le rôle de détonateur. Pour ma part, Lacan s'était en partie déconsidéré lorsque, candidat aux contrôles, j'avais été instruit par lui de ne pas faire état de la durée des séances, faute que ce fait soit mal compris des autres membres seniors de l'association. Choisi pour rencontrer les membres de la commission, je fus également prié d'être vigilant pour préserver, ce dont j'étais convaincu, l'esprit de l'enseignement de Lacan. On comprendra que, dans ces conditions, l'entretien avec Paula Heimann, Ilse Helman et Pierre Turquet ait joué un rôle décisif. Dès lors, quand j'appris que les recommandations du conseil exécutif de l'Association Internationale risquaient de mettre un terme à toute reconnaissance de l'association, je ne pouvais que me résigner en silence et exprimer en privé mon amertume. L'issue de cette démarche est connue (cf. E. Roudinesco - Histoire de la Psychanalyse en France, Tome 2, pp. 348-349). Ainsi s'est constitué progressivement le groupe qui devait publiquement se solidariser quelques mois plus tard avec les critiques formulées par la commission envers la pratique de Lacan.

Laissons-là le cours des événements, bien retrace dans l'ouvrage cité, et interrogeons-nous sur l'origine et la nature des relations étroites entre les fondateurs de l'APF et de l'Association Internationale. Pour ma part, je verrais jouer un rôle fondamental dans le fait d'être reconnu par un tiers. A partir du moment où nous osions contester

Lacan, nous nous sentions terriblement isolés. A tort ou à raison, nous avions le sentiment qu'il ne fallait rien attendre de la SPP. Les membres de la commission nous apportaient une garantie précieuse : il n'y avait pas que Lacan et la SPP; nous avions le soutien de l'Association Psychanalytique Internationale. Il y a plus : le grand argument de Lacan à notre égard (en cela repris par nos amis qui lui étaient demeurés fidèles) était que si nous prétendions le juger dans sa pratique d'analyste, c'était parce que nous nous placions nous-mêmes en position d'analyste. Or de quel droit pouvions-nous tenir cette place, sinon d'avoir été analysés par lui ? Contester sa pratique au point d'accepter que la charge de former des psychanalystes lui soit retirée invalidait en quelque sorte notre propre identité psychanalytique. En nous reconnaissant comme psychanalystes, l'Association Psychanalytique Internationale nous libérait de ce sophisme.

Autour de ce lien de reconnaissance, se tissèrent bien entendu d'autres fils que nous partagions avec ceux d'entre nous qui n'avaient pas été analysés par Lacan. Nous découvrions les charmes des échanges internationaux. Les voyages à Londres nous firent connaître les grandes institutions de la psychanalyse britannique. Chacun se fit des amis, anglais pour la plupart. Quand nos adversaires, par dérision, nous appelaient le French Study Group, ils n'avaient pas tort. Nous nous sentions portés à l'existence par une communauté internationale, et plus concrètement par la psychanalyse britannique.

L'avertissement qui nous avait été donné : "Soyez prudents quand ils vous interrogeront sur la pratique de Lacan, ce ne sont pas des amis, nous négocions avec eux et chacun doit veiller à son propre jeu " ... s'était presque immédiatement retourné. Aurait-il pu en être autrement ?

Non seulement nous sommes reconnus, mais on nous crédite d'un avenir exemplaire : notre société doit être un modèle. Face à la SPP qui nous faisait si peur, on nous donne mission d'un défi, il faut faire mieux, revenir aux contrôles individuels, développer une psychanalyse d'enfants rigoureuse (!), maintenir le cap des quatre séances hebdomadaires (sinon cinq).

Sans réticence aucune, et souvent avec plaisir et enthousiasme, la vie du groupe puis de l'association s'organise avec une participation active de nos amis étrangers. Le rapport que Ritvo doit présenter au Congrès international de 1965 est traduit par Lagache pour servir de thème d'étude dans notre groupe. A de nombreuses réunions assiste un membre de ce qui est devenu notre comité de parrainage. Son président assiste à une réunion du collège des titulaires et très discrètement prend parti à propos d'une candidature. Pour avoir ultérieurement assisté au développement de nouveaux groupes psychanalytiques, je dois dire que j'ai rarement observé une si étroite alliance avec l'instance internationale.

La question posée aujourd'hui est celle-ci : que reste-t-il de cette origine "Ipéiste"? Notre société n'est-elle pas, en dépit des propos présidentiels, tout à fait indifférente à la vie de l'Association Psychanalytique Internationale ? Il y a longtemps, me semble-t-il, qu'elle est revenue aux charmes du Gallicanisme.

Si nous avons trahi Lacan par intérêt, pour obtenir des avantages d'une reconnaissance internationale, cette relation privilégiée aurait été maintenue. C'est probablement parce que nous ne cherchions à l'époque aucun avantage sur la scène internationale, parce que l'IPA exerçait une fonction essentiellement symbolique dans notre rupture avec Lacan, que cette alliance s'est rapidement effacée.

En 1967, à Amsterdam, nous fêtons notre accession au rang de société composante. Granoff organise une réception qui rassemble les membres de notre groupe et un certain nombre de ses amis anglais et américains. Il n'invite pas les membres du Comité de Parrainage. Favez s'en offusque et le lendemain même organise une autre réception en leur honneur. A tort ou à raison, je tiens alors ces événements pour significatifs. Un lien me semble rompu. Van der Leeuw, président de notre comité de parrainage, est pourtant devenu celui de l'Association Internationale. Il me semble que je suis resté un des rares à avoir conservé avec lui des relations personnelles. Le "sponsoring committee" dissous, nos liens avec l'IPA cessent d'être collectifs et institutionnels. Ils deviennent administratifs et personnels.

En outre, des rapports s'établissent entre certains d'entre nous et des membres de la SPP. Celle-ci n'a plus rien de menaçant et le souci du dialogue se fait jour. C'est d'ailleurs par le biais d'une opposition indirecte à l'IPA que se noue une première complicité entre membres des deux sociétés. A Rome, en 1969, doit être fondée la Fédération Européenne de Psychanalyse. J'en apprend la nouvelle par mes collègues qui ont été avertis par des amis membres de la SPP. Cette Fédération devrait être au service d'une tendance "conservatrice" rassemblant autour de R. de Saussure de nombreux membres influents de la SPP. La Fédération serait le gendarme de l'IPA. Je suis pour ma part très étonné de ce discours. J'y retrouve l'esprit des mises en garde de 1963. L'anti-"ipéisme" n'est plus du côté des lacaniens mais d'un courant de la SPP.

A Vienne, en 1971, la question est posée de tenir à Paris un congrès international. Une réunion commune rassemble les membres présents de la SPP et de l'APF (pour la première fois, je crois). Curieusement, j'observe un clivage au sein des deux groupes, et il est clair à mes yeux que refus ou acceptation de tenir un tel congrès reflètent une position de fond vis-à-vis de l'IPA. Je soutiens vivement le principe de l'invitation et me retrouve à côté de Lebovici dans cette prise de position. La décision prise, Serge Lebovici, que je connaissais très peu, me demande d'assurer le secrétariat du Comité d'organisation sous sa présidence. Entre-temps,

Solms (un ancien membre du comité de parrainage) est devenu président de la Fédération Européenne de Psychanalyse. Il me demande d'être son secrétaire. Partagé et incapable de choisir, j'accepte les deux charges. Je reviens de Vienne "bureaucrate de l'IPA" alors que j'y étais venu sans aucun intérêt pour les structures administratives, surtout intéressé d'être le témoin du retour d'Anna Freud à Vienne. Lors du Congrès de Paris en 1973, Serge Lebovici, pressenti pour être élu Président de l'Association Internationale, me demande d'assurer les fonctions de secrétaire. Durant quatre ans, à ses côtés, je serai amené à jouer un rôle important dans la gestion de cet appareil qui avait tenu une telle place dans notre cheminement.

Si je me permets de rappeler ces événements personnels, c'est pour préciser de quelle place je peux aujourd'hui parler des rapports de l'APF et de l'IPA. Disons que d'emblée, j'ai eu le sentiment très vif d'un total désintérêt de la part de mes collègues vis à vis de mes activités internationales. Fiers, semble-t-il, que l'un des leurs soit en pareille position, ils jugèrent sans doute qu'ils en avaient assez fait pour une association perçue désormais comme une administration.

On considère habituellement l'IPA comme une structure administrative puissante, voire une bureaucratie conservatrice (cf E. Roudinesco). Vue de l'intérieur qu'en est-il ? Si actuellement le siège de l'IPA est un centre rassemblant cinq à six employés permanents, à l'époque il était représenté par une seule personne, Irene Auletta, disposant de deux pièces dans la maison qu'elle habitait avec sa famille. Ses principales tâches étaient la préparation des congrès, celles des réunions du Conseil Exécutif et la communication entre les membres des sociétés et l'exécutif.

Celui-ci est constitué de deux personnes, le Président et son Secrétaire, qui travaillent pratiquement seuls entre deux congrès de l'Association. La répartition des tâches entre les deux varie selon les cas, mais une constante demeure (à ma connaissance depuis Gillespie et Pearl-King en 1957 jusqu'à maintenant), l'étroite association des deux dans la prise des décisions et les relations avec les sociétés. Le pouvoir dans l'IPA, contrairement à une représentation qui en est souvent faite, n'est pas celui d'un Président régnant sur une large assise bureaucratique, mais d'une paire d'individus isolés. On devrait également corriger l'image que l'on se fait de ce pouvoir. Légalement, ils n'en ont guère. Les décisions importantes doivent être prises par le conseil exécutif qui ne se rassemble qu'une à deux fois l'an, et pour les plus importantes, elles doivent être ratifiées lors de l'Assemblée générale qui se tient tous les deux ans. En fait, comme dans toutes les institutions internationales, distances et espacement des réunions créent des difficultés de communication qui offrent une plus grande liberté de manœuvre au président et à son secrétaire. Mais, en revanche, il est toujours difficile de prévoir les réactions d'une assemblée générale qui se réunit à l'occasion des congrès internationaux et dont la composition varie en fonction du lieu de congrès et de la participation des membres.

Pour mieux comprendre le pouvoir réel d'un président de l'IPA, il est préférable de considérer les domaines dans lesquels il s'exerce. Si l'on excepte l'organisation des réunions scientifiques internationales et la préparation des instruments de communication dont il assure la diffusion, on constate que son autorité s'exerce surtout dans le développement de nouveaux groupes de psychanalystes et dans l'arbitrage des conflits au sein des groupes existants. Dans le premier cas, il est certain que son pouvoir décisionnel est grand, à travers les comités de parrainage qu'il crée. C'est ce pouvoir qui s'est exercé lors de la constitution de l'APF. Dans le second cas, ses moyens d'intervention sont beaucoup plus limités. Quelle que soit l'appréciation qu'il peut porter sur le mode de fonctionnement d'une société, sur la qualité de la formation et sur les pratiques analytiques qu'elle promeut, il ne peut guère intervenir directement. Une société solidaire dans sa pratique et décidée à protéger son autonomie n'offre guère de prise à son intervention, sinon par des mesures extrêmes, ratifiées par l'assemblée générale et dont il répugne habituellement à faire usage. C'est quand un conflit éclate au sein d'un groupe et quand une partie du groupe au moins fait appel à son arbitrage qu'il peut intervenir et proposer des solutions d'accord ou entériner des scissions.

Ce qui fait peut-être le pouvoir réel de l'IPA, comme l'illustre ce dernier exemple, c'est moins la volonté politique du président ou de son conseil que l'existence au sein des sociétés de psychanalyse de personnalités acquises aux idéaux de l'IPA. Ce sont elles qui se retrouvent dans les congrès internationaux, participent aux différents comités et dont sont issus les membres des instances dirigeantes. Ce sont en définitive deux à trois cents personnes qui jouent ainsi un rôle réellement actif dans la vie de l'Association Internationale et servent de lien avec les sociétés composantes.

Quand on parle de ce que veut ou pense l'entité "IPA", c'est, me semble-t-il, aux idéaux et aux représentations collectives qui se forment au sein de ce groupe élargi que l'on se réfère. Les accusations de formalisme et de conservatisme sont souvent portées contre lui. C'est probablement une vue unilatérale qui n'est pas sans fondement, mais il serait juste de la confronter à celle du groupe. L'idée majeure est que, par delà les divergences théoriques inévitables et fécondes, le fonctionnement d'un groupe psychanalytique repose sur le caractère collectif de son activité. Evaluer les candidats, définir des principes de formation, assurer le caractère psychanalytique de la pratique individuelle, ne peuvent être œuvre solitaire, ni celle d'un groupe fermé sous l'obéissance d'un seul. Toute filiation endogamique est tenue pour porter en germe déviations et ruptures. De ce point de vue, la contestation de Lacan s'inscrivait bien dans la ligne de l'IPA.

La distance prise par notre association vis-à-vis de l'IPA ne résulte pas d'un désaccord de fond sur cet "idéal" psychanalytique. Les principes dont il se réclame demeurent les nôtres. Ma présence dans la communauté active de l'IPA a-t-elle été jugée une représentation suffisante ? Certes j'ai déploré à maintes reprises le faible intérêt de mes collègues, non à participer ponctuellement à une réunion scientifique, mais à s'engager dans la réflexion collective menée par ce groupe élargi dont ils s'étaient sentis si proches et sur lequel ils avaient pris appui au départ. Certes, le temps aidant et l'autonomie institutionnelle venue, cet appui était devenu inutile. Mais comment interpréter ce peu d'intérêt pour la vie même de l'IPA ? C'est la réponse à cette question que nous attendons aujourd'hui.

Pour ma part, je reprendrais volontiers l'idée d'une position narcissique du groupe. Souvent, proposant à l'un ou l'autre de participer à une activité de l'IPA, il m'était répondu que ce serait une bonne chose si cela pouvait aider à faire connaître nos positions ou telle avancée théorique. Rarement il était fait référence à l'avantage de mieux connaître les positions des autres ou les nouveautés cliniques et théoriques venues d'ailleurs. Notre politique de formation et de promotion a été longtemps dominée par le souci de conserver notre image et de préserver notre identité. Après avoir légitimé notre idéalité par celle de l'IPA, nous l'avons intériorisée au point de réaliser une quasi-autarcie. Nous n'invitons les étrangers que s'ils nous connaissent bien.

Notre taille modeste résulte de cette tendance mais elle l'entretient bien évidemment. Le développement de la psychanalyse n'est pas notre souci majeur.

Resterait à trouver les raisons de ce repli narcissique. Est-ce un effet tardif de la scission de 1964 ? J'avancerais une hypothèse : le fait bien connu que la plupart des membres seniors de notre association ont des activités nombreuses hors de la vie de notre association, fait qui n'était déjà pas étranger à la scission de 1953, joue sans doute un rôle. La modération des ambitions à l'intérieur de l'association comporte certes des avantages et nous met à l'abri des luttes intestines. Mais la faiblesse relative des investissements ne permet guère à ceux-ci de se déployer hors du champ de notre association. Ils suffisent tout juste à nourrir notre narcissisme.

Daniel Widlöcher

Victor Smirnoff

MOBILES

I

I

Rien n'est plus fastidieux, plus affligeant que les récits d'anciens combattants. Qu'il s'agisse d'affaires récentes ou anciennes, d'anecdotes ou de pages glorieuses, cela fait toujours un peu "vieux con". Anciens d'Indochine, ex-soixante-huitards, marxistes désabusés ou explorateurs des gouffres, il faut bien avouer que leurs souvenirs nous indiffèrent tout autant qu'ils ennuient les jeunes générations. Bien sûr, l'aveu de secrets d'alcôve ou les révélations d'anciens agents secrets gardent parfois un parfum de luxure ou d'aventure. Mais les récits les plus scandaleux n'éveillent guère qu'un frisson passager.

Pourquoi, oui pourquoi, les analystes se querellent-ils ? Divergences doctrinales ou animosités collégiales ? Incompatibilités théorico pratiques ou narcissisme des petites différences ? Ambitions déçues ou infatuation de soi ? A moins que ce ne soit l'intolérance et l'illusion du pouvoir.

Il ne m'appartient pas de faire ici le récit de ce douloureux processus que fut la "Scission". Qu'il me suffise d'en rappeler la raison manifeste, à savoir la demande d'affiliation que fit la Société Française de Psychanalyse auprès de l'IPA, l'Association Psychanalytique Internationale. Négociation longue et laborieuse autour de laquelle s'enroulèrent les volutes de nos plus intimes dissensions.

Je voudrais souligner dès maintenant - et pour ne pas avoir à y revenir - que les causes de ces conflits sont surdéterminées chez les héros de cette saga, tout comme le sont les prises de position des cohortes suiveuses. Et que les engagements transférentiels, quels qu'ils soient - analytiques ou "amicaux" - sont souvent prépondérants dans ce genre de conflit. Ces mouvances transférentielles, parfois exacerbées jusqu'à la caricature, ne suffisent pourtant pas à tout expliquer car elles trouvent leur renforcement dans d'autres éléments, considérations tactiques et idéologiques.

Il s'agit donc pour moi d'essayer de répondre à une question précise, celle des raisons et de la signification de la demande d'affiliation adressée à l'IPA (1), d'abord par la Société Française de Psychanalyse, et à sa suite par l'APF. Question d'autant plus cruciale qu'après avoir mené cette longue et douloureuse négociation, force nous est de constater qu'aujourd'hui l'APF ne manifeste à l'égard de l'Internationale qu'un intérêt assez tiède, pour ne pas dire un certain dédain.

Le temps est peut-être venu, en effet, de jeter un regard sur la nature des liens qui nous attachent à l'Association Psychanalytique Internationale. J'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de soulever cette question et de souligner ce que nos relations avec l'IPA avaient de formel. Pourtant notre affiliation fut un enjeu capital dans notre histoire et à l'origine même de la fondation de l'APF. Si les faits sont connus, nos raisons et nos motifs restent souvent dans l'ombre.

Quelques mots d'histoire ...

Quelques mots d'histoire me paraissent nécessaires pour mettre un peu d'ordre dans un état de chose pour le moins confus.

Rappelons qu'en 1953 une première scission divisa la Société Psychanalytique de Paris. Pour des raisons (apparentes) de politique institutionnelle, un groupe d'analystes décidèrent de se séparer de la SPP et de fonder la Société Française de Psychanalyse (SFP). Celle-ci, constituée d'anciens membres de la SPP et donc membres de l'Association Internationale, demanda alors d'être affiliée directement à l'IPA.

A cet effet, l'IPA nomma un Comité chargé de s'entretenir avec les membres de cette nouvelle société. Le Comité, après avoir rencontré bon nombre de membres de la SFP, déposa ses conclusions : il lui semblait,

(1) Je désignerai, tout au long de la première partie de ce texte, l'Internationale par son sigle anglais IPA qui fut celui que nous utilisions alors. Plus tard, pour nous, elle deviendra l'API.

Je rappelle, une fois de plus, les divers sigles :

SFP : Société française de psychanalyse (1953-1963).
 SPP : Société psychanalytique de Paris ("l'Institut").
 IPA : International Psychoanalytic Association.
 (plus tard désignée par API en français).

que la SFP n'avait pas eu le temps de faire ses preuves, notamment en matière de formation et d'enseignement. L'IPA refusa donc de reconnaître la SFP en tant que Société Composante. Et elle déclara par ailleurs que les analystes de la SFP avaient, du fait de la scission, perdu leur statut de membres de l'Internationale.

Dès lors, la SFP navigua en solitaire en tant que société analytique "indépendante", dans une parfaite fidélité à la pensée freudienne, mais exclue de la communauté internationale. La décision de l'IPA paraissait dictée par des considérations politiques, propres à la situation analytique en France. Les motifs donnés pouvaient du moins paraître plausibles, même s'ils n'étaient pas entièrement de bonne foi.

Aussi en 1959, croyant le moment venu, la SFP renouvela sa demande en faisant une démarche auprès de l'IPA en vue d'une affiliation.

Les conditions pouvaient sembler favorables. La SFP avait beaucoup évolué en quelques années. Ses activités scientifiques s'étaient développées et de nombreux "groupes d'études" fonctionnaient tant à Paris qu'en province. Nos effectifs - membres et élèves - ne faisaient que croître. Daniel Lagache, Madame Favez-Boutonier et d'autres occupaient des chaires de psychopathologie et de psychologie à la Sorbonne et ailleurs. Le "Séminaire" de Lacan se tenait à la Chaire des Maladies Mentales à Sainte-Anne. Une revue, La Psychanalyse, témoignait de la qualité de nos travaux. Et la SFP - quoique ou parce que "indépendante" - jouissait dans les milieux intellectuels, universitaires et analytiques d'une estime certaine.

C'est donc en pleine expansion que la SFP éprouve - dirais-je le besoin, le désir, l'envie ? - de formuler auprès de l'IPA une nouvelle demande d'affiliation.

C'est sur les raisons de cette démarche qu'il convient de s'interroger. Démarche tactique ou besoin de reconnaissance ? Obscur désir de revanche, ou de réparation ?

Tout cela peut-être. Mais aussi autre chose.

Raisons d'une demande

Je garde de cette période, la fin des années cinquante, le souvenir d'un grand enthousiasme. Il n'y a guère d'époque de la vie institutionnelle où j'aie connu une aussi franche camaraderie. Je ne parle pas ici seulement des relations amicales que nous entretenions les uns avec les autres, mais aussi de l'émulation dans le travail et la certitude que nous allions, tous ensemble, dégager l'analyse de l'ornière où elle était bloquée. Ce

sentiment de solidarité était encore renforcé par la fraternité du divan lacanien et le combat pour une juste cause.

Mais aussi vifs et chaleureux que furent à la SFP les relations entre nous - je parle de ceux qui étaient "aux affaires" -, aussi assidus que nous fussions aux groupes de travail et aux séances scientifiques, aux comités de rédaction et aux réunions du Bureau, nous ressentions pourtant une certaine amertume d'être exclus de la grande communauté analytique.

Peut-être y fus-je plus sensible que d'autres. J'avais quelques regrets de me trouver séparé de certains collègues de la SPP que je connaissais de longue date, les ayant rencontrés dans les divers services hospitaliers - bien avant que nous ne fussions analystes - et avec lesquels j'avais sympathisé. J'avais aussi établi des rapports avec le monde analytique anglo-saxon. Aux Etats-Unis d'abord, à Boston, à Topeka, à Chicago où j'avais séjourné grâce à un fellowship de la fondation Rockefeller. Puis, à mon retour, ma curiosité me poussa à prendre contact et à établir des relations amicales à Londres : Michaël et Enid Balint; Sutherland, Ronald McKeith, Winnicott et des collègues de la Tavistock Clinic. Ils ignoraient presque tout de la situation de la psychanalyse en France : ils avaient vaguement entendu parler d'une scission en 1953. Ils me demandaient si j'appartenais à la Société de Nacht ou au "Lagache group". Leur réception fut cordiale, leur quasi-indifférence à l'égard des appartenances institutionnelles, exemplaire. Ils avaient bien sûr leurs propres problèmes à la "British Society" : les kleinien, la "Hampstead", le Middle-group. Ils en parlaient discrètement, sans invectives et sans rancune, ayant appris à tolérer leurs différences et à régler leurs différends. A Paris, c'était la petite guerre entre les sociétés, les mesquineries de part et d'autre. Je m'en attristais.

Je souhaitais que la situation française s'assainisse, que cessent les conflits. Que la SPP et la SFP puissent coexister en jouissant d'un statut égal. Que, reconnus par l'IPA, nous soyons accueillis dans une communauté analytique internationale vers laquelle me portaient mes goûts cosmopolites et mon polyglottisme.

Peut-être était-ce là une préoccupation toute personnelle. Je pense pourtant que la SFP dans son ensemble vivait mal son exclusion et l'ostracisme. C'est une des raisons qui expliquerait pourquoi nous fûmes presque unanimes (Lacan fut loin d'être le plus tiède) à effectuer auprès de l'IPA une deuxième démarche dont on nous avait laissé entendre discrètement qu'elle aurait une chance d'aboutir.

Mais d'autres raisons venaient renforcer notre projet.

Disons d'emblée que les ambitions personnelles de certains n'y furent pas pour rien. Lagache, plus proche et mieux connu du monde analytique anglo-saxon pouvait espérer jouer un rôle international, alors que Lacan savait bien que de ce côté-là ses chances étaient nulles. En revanche, il nourrissait l'espoir de rendre à la psychanalyse un statut freudien qui selon lui était menacé par les tendances américaines et, bien sûr, tout particulièrement par l'ego-psychology. Les deux "leaders" de la SFP pouvaient espérer trouver chacun leur intérêt à une affiliation internationale : l'un pour y jouer un rôle institutionnel, l'autre pour y voir s'accomplir son destin de doctrinaire et de maître à penser. Ainsi les instances dirigeantes de la SFP se trouvèrent d'accord pour effectuer cette nouvelle démarche.

Plus obscures étaient les motivations qui animaient les jeunes générations. Nous fûmes un certain nombre à prendre une part active au cours des pourparlers avec l'Internationale.

Certains d'entre nous trouvaient plus d'intérêt que d'autres aux manœuvres institutionnelles, l'ambition y tenant une place moins importante que leur goût pour la stratégie, l'excitation des intrigues, l'exercice d'un pouvoir occulte et ils s'amusèrent sans doute dans leur rôle d'agents secrets pour y éprouver leur habileté au service des bonnes causes ...

Il est certain qu'une majorité d'entre nous en avaient assez d'être traités en parias, tenus à l'écart des réunions et des congrès organisés par les internationaux. L'humiliation fut particulièrement cuisante de nous être trouvés "interdits d'accès" au Congrès International qui s'était tenu à Paris en 1957. Alors que la SFP était ouverte à tous (trop ouverte peut-être et sans discrimination), les collègues de la SPP montaient bonne garde et se montraient d'une pointilleuse vigilance. Sans doute rêvions-nous à nous joindre au courant analytique international (tout en en disant pis que pendre ...), ne serait-ce que pour faire valoir notre spécificité et nos théories. A part quelques rencontres amicales, séances de travail quasi-confidentielles avec nos collègues de la SPP, il nous a fallu attendre les Journées de Bonneval, organisées en 1960 par Henri Ey, pour qu'un débat véritable - mais en terrain neutre - s'instaure entre nous et quelques analystes de la "Parisienne".

De ce point de vue, la reconnaissance par l'IPA devait nous permettre d'asseoir notre légitimité. D'abord dans le contexte français - pour tout dire vis-à-vis de la SPP - et d'assumer notre tâche de formation sans être traités d'imposteurs ou de dissidents. Un certain nombre d'amis de

la SPP - parmi les plus indépendants et les plus créateurs - nous témoignaient leur intérêt et leur sympathie, ce qui pouvait laisser présager un dialogue fructueux sans qu'il se trouve entaché d'un quelconque désaveu des valeurs propres à chaque Société. Mettre fin à notre exclusion devait permettre de calmer les suspicions et nous assurer une place importante dans le milieu analytique. Nous pouvions espérer accueillir de jeunes collègues qui hésitaient de se joindre à nous tant que la SFP sentait trop le soufre : image d'un déviationnisme suspect que l'Institut se plut à entretenir pendant un certain temps.

Mais autre chose encore nous tenait à cœur. L'espoir - peut-être quelque peu naïf - de répandre la pensée de Lacan dans la communauté ana-lytique. Il faut se souvenir qu'en 1960, la théorie lacanienne était, selon nous, non seulement dans le droit fil de la doctrine freudienne pure et dure, mais qu'elle lui apportait une fraîcheur nouvelle : une contribution capitale pour étayer l'orthodoxie freudienne, sans atténuations et sans détours. Nous étions à la pointe du combat contre les hérétiques de tout poil et de tout bord. Faute d'une tribune, faute d'audience internationale, nous étions dans l'impossibilité de nous faire entendre. En demandant notre affiliation, nous comptions faire entrer un Cheval de Troie dans la Cité analytique. Notre affiliation à l'IPA nous apparaissait comme une nécessité fondamentale.

Faut-il le dire ? Il n'entraît dans notre demande aucune idéalisation de l'IPA. D'autant moins que lors de la première négociation, celle de 1955, la commission d'enquête s'était montrée mal à l'aise et quelque peu de mauvaise foi, et nous considérions que leur décision s'appuyait sur des arguments spécieux. Nous savions bien que le non-dit - à savoir l'hostilité de la SPP à notre égard et sa prétention à demeurer la seule société "reconnue" en France - l'avait emporté sur les raisons produites. Nous nous doutions bien que la négociation de 1959 serait tout aussi ardue, que nous aurions affaire à forte partie et que nos interlocuteurs ne seraient ni impartiaux, ni particulièrement bienveillants.

Par ailleurs, nous n'attendions pas grand'chose d'une coopération scientifique avec l'IPA dominée largement à l'époque par l'analyse américaine. Certes nous pouvions espérer rencontrer parmi les collègues quelques figures prestigieuses et quelques amis. Mais dans l'ensemble, nous les trouvions trop conformistes à notre goût et leurs orientations théoriques, désuètes. De loin, l'IPA nous apparaissait prosaïque et bureaucratique, une incarnation de la psychanalyse que nous récusions avec une véhémence parfois partisane.

C'est dire que nous abordions cette nouvelle négociation sans un enthousiasme excessif. Pourtant, elle nous paraissait nécessaire.

Tout d'abord pour tout ce que nous venons de dire, au premier chef, le désir d'être reconnus et acceptés en tant qu'analystes avec nos particularités et nos théories par la communauté analytique.

Et malgré tous les défauts que nous pouvions lui trouver, l'IPA représentait à nos yeux une légitimité historique avec ses traditions et ses principes qui pouvaient offrir une garantie contre les dérapages.

Difficultés internes

En fait, nous sentions bien que les problèmes auxquels nous étions confrontés n'étaient pas tous, ni uniquement, de nature externe.

Malgré le militantisme dont nous faisons preuve, nous ne pouvions rien ignorer des difficultés que traversait la SFP. Bien avant la crise de 1963, les discussions furent vives au sein du Bureau, dans les rencontres privées (1). Et si j'étais à l'époque dont je parle, qui va de 1959 à 1963, résolument du côté de Lacan, convaincu de l'importance de son apport théorique, profondément attaché à ce personnage hors du commun et dévoué à sa cause, je jetais pourtant sur la situation de la SFP un regard critique et de plus en plus inquiet.

-
- (1) A titre informatif : le "Bureau" était avec la "Commission des Etudes", l'appareil officiel de la SFP.
- La "troïka", composée des plus jeunes des seniors - Granoff, Leclaire, Perrier - sera plus tard le fer de lance de la négociation. Quant au "Soviet", qui servait de groupe d'évaluation et de prévision de la politique institutionnelle, il réunissait la "troïka" et trois vieux juniors - Laplanche, Smirnoff, Valabrega - qui, à des titres divers (ils étaient bibliothécaire, représentant des élèves, rédacteur de La Psychanalyse) assistaient souvent aux réunions du Bureau. Ni la troïka, ni le Soviet n'avaient évidemment de statut officiel. Mais ils pouvaient faire la jonction entre la base et le sommet. Détail non sans importance, ils étaient tous des "lacaniens".
- Il ne faudrait pas croire pour autant que c'est aux seuls "lacaniens" qu'incombait la tâche de mener à bien cette négociation : elle fut conduite d'un commun accord par des analystes appartenant aux diverses orientations de la SFP, du moins jusqu'au virage de 1963 Lors de la fondation de l'APF, d'anciens élèves de Lacan se retrouveront avec des analystes plus proches de la "tendance" Lagache, les Favez, les Anzieu et d'autres.

Les dérapages dont je parlais plus haut se produisaient particulièrement dans la pratique lacanienne. Les séances "courtes" qui avaient été longtemps l'apanage du Maître, tendaient à se généraliser parmi ses élèves; la théorie du transfert négatif était totalement négligée; le dévouement inconditionnel qu'exigeait, voire la dépendance que semblait susciter Lacan, devenait une façon de manipuler le transfert. Ajoutons à cela une intransigeance doctrinale de plus en plus marquée et un discours qui nous semblait souvent obscurci comme à dessein.

C'était, disions-nous, le "problème Lacan" et nous savions que ce lièvre viendrait à être soulevé, mais nous nous estimions — sans doute à tort — assez habiles et assez convaincants pour nous en expliquer avec l'IPA.

Mais le "problème Lacan" ne se posait pas seulement en tant qu'obstacle, que nous allions rencontrer au cours des négociations. C'était aussi une difficulté interne. Si l'enseignement de Lacan, le "Séminaire", était pour la majorité d'entre nous une source d'étonnement, de révélations, d'inspiration et une constante incitation au travail, en revanche, sa pratique clinique et son comportement n'entraînaient pas forcément chez nous une entière adhésion. Malgré notre respect et notre admiration, nous faisons part de nos secrètes réticences à nos amis les plus intimes.

Les particularités de la pratique lacanienne n'étaient pas seules en cause, car dans ce groupe, pourtant étroitement soudé, des conflits se faisaient jour.

Une rivalité sourde, mais évidente, opposait Lacan et Lagache. Je ne parle ici que de leurs divergences théoriques. Il devenait clair qu'ils n'utilisaient pas le même langage, ainsi que nous le constatons tous les jours. La tension, qui ne faisait que croître, apparut avec une acuité particulière lors du Colloque organisé par la SFP à Royaumont en 1958, autour du problème crucial de la visée de la cure analytique.

En fait la SFP n'était ni lagachienne, ni lacanienne, dans la mesure où les "juniors" — dont la majorité agissante était ou venait du divan de Lacan — prenaient volontiers part aux activités de recherche proposées par l'un comme par l'autre. Si Lacan prenait ombrage du fait que "ses élèves" fréquentaient le "Laboratoire" de psychologie pathologique de la Sorbonne, Lagache, quant à lui, semblait opposer une sourde oreille aux élaborations trop novatrices ou trop ésotériques à son goût.

Il n'existait pas (encore), en 1959, de véritables factions. Si la SFP était idéologiquement double, elle était institutionnellement unie. Pourtant la cohabitation n'allait pas sans heurts. Il était à craindre que l'isolement forcé dans lequel vivait la SFP, confinée dans son espace clos, n'allât, à la longue, favoriser l'exacerbation des conflits.

Il me semblait que la SFP se trouvait en équilibre instable et qu'il fallait l'étayer car, malgré son expansion (ou à cause d'elle), la cohésion du groupe devenait précaire.

A première vue, le facteur le plus déstabilisant était la prédominance — non seulement numérique — du courant lacanien auquel, d'ailleurs, nous appartenions. Mais c'est le mimétisme et le psittacisme, surtout des plus jeunes élèves, qui devenait de plus en plus irritant, voire insupportable; leurs discours stéréotypés jusqu'à se mouler dans les manières du Maître; les particularités parfois aberrantes de leur pratique : tout annonçait une radicalisation qui risquait d'étouffer toutes les autres tendances et tout autre discours. Malgré mon attachement à Lacan et à sa théorie — qui n'était pas encore devenue le "lacanisme" — j'estimais que la SFP ne pourrait pas, à la longue, se nourrir de ce seul apport.

Ainsi, obscurément peut-être pour certains, plus clairement pour d'autres, comptions-nous sur notre affiliation à l'Internationale pour nous aider à atténuer quelques-unes de nos difficultés internes.

Pouvait-on espérer qu'une reconnaissance par l'IPA arriverait sinon à endiguer, du moins à atténuer quelque peu la "dérive" lacanienne tout en permettant à son enseignement d'atteindre un public analytique plus large et moins subjugué ?

Pouvait-on croire qu'au contact de la communauté internationale, la SFP trouverait un fonctionnement interne moins conflictuel et qu'un élargissement de notre espace ferait disparaître les luttes intestines au profit de nouveaux investissements ?

Était-ce naïf de faire un tel calcul ? De vouloir promouvoir l'enseignement de Lacan et d'en éviter les outrances sur le plan institutionnel ? Il est évident rétrospectivement que le projet devait être utopique. Mais qui sait ? De toutes façons, nous n'avions pas prévu que la négociation en vue de notre affiliation allait aboutir à la remise en cause non seulement de la pratique lacanienne, mais aussi de son enseignement, qu'elle allait politiser le groupe et provoquer la fêlure, puis le naufrage de la SFP.

Naissance d'une Association

Ce qui se déroula entre 1959 et 1965 - date à laquelle l'APF fut reconnue en tant que Société Composante de l'IPA - a été abondamment raconté, commenté, interprété (1). C'est l'histoire de la "Deuxième Scission"

(1) Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur l'ouvrage d'Elisabeth Roudinesco, on trouvera dans son Histoire de la Psychanalyse en France un récit vivant de ce que fut cette longue négociation. Il n'y a pas dans ce récit d'erreurs notoires; quant à l'interprétation des faits qu'en donne l'auteur, elle lui est forcément personnelle.

avec ses péripéties, ses intrigues, ses renversements d'alliances. Jusqu'en 1963, la SFP, toutes tendances confondues et malgré certaines discordances, fut solidaire dans cette épreuve. Mais il devint évident, après les recommandations de l'IPA au Congrès d'Edimbourg (1961] puis les exigences comminatoires formulées à Stockholm (1963), que le fossé allait se creusant entre les "lacaniens" irréductibles, refusant toute concession, et les partisans, parfois maladroits, d'une conciliation.

Sans vouloir rappeler les péripéties et les coups de théâtre qui ponctuèrent cette longue négociation, il faut souligner que la nature et peut-être l'enjeu de notre demande se sont modifiés en cours de route. Initialement il y avait, parmi d'autres raisons, le désir de faire reconnaître et "légitimer" la position et la parole d'un Maître. Les conflits internes qui divisèrent la SFP produisirent des remaniements dans la dynamique du groupe, et particulièrement parmi des "lacaniens", déçus par le comportement de Lacan qui, par son inflexibilité, risquait de provoquer la rupture de la négociation et d'affermir, du même coup, sa mainmise sur l'institution. Un revirement - dont témoigne l'intervention "des motionnaires" - aboutit en quelques mois à la Scission.

La tentative, trop tardive sans doute, des "motionnaires" de préserver l'enseignement de Lacan tout en admettant qu'il pourrait mettre momentanément un frein à des activités "didactiques" quelque peu désordonnées (ainsi que le demandait l'IPA), semblait vouée à l'échec. Le texte mesuré - trop peut-être - indiquait pourtant une certaine bascule même chez les "lacaniens" les plus attachés à la cause du "Maître".

Le 10 novembre 1963, lors de l'Assemblée Générale de la SFP, le porte-parole des motionnaires (J.-L. Lang, J. Laplanche, J.-B. Pontalis, V. Smirnoff, D. Widlöcher) fit une longue intervention, ultime tentative pour faire prévaloir une solution négociée, afin d'éviter la rupture avec l'IPA, tout en préservant l'enseignement de Lacan et l'unité de la SFP. Mais, à cette date, les jeux étaient déjà faits ...

Il est regrettable que cet exposé ne soit accessible que grâce une publication d'obédience lacanienne assortie d'un commentaire partial (1).

On y trouvera pourtant, clairement énoncés, les principes selon lesquels pourrait s'instaurer le fonctionnement d'une société d'analystes, principes qui se retrouveront, en 1964, dans les statuts de l'APF.

Dès lors, la rupture devint inéluctable. L'avenir se dessinait clairement : d'un côté, l'ébauche de l'"Ecole freudienne" qui sera fondée par Lacan ("Seul comme je l'ai toujours été ..."); de l'autre, un groupe (2) où se retrouveront des personnalités très diverses - "ex-lacaniens" et "lagachiens" sinon confondus du moins associés -, la future APF, et qui poursuivra dès lors seule la demande d'affiliation.

Il n'est pas surprenant que les motifs de notre demande fussent quelque peu différents des raisons initiales. Il ne pouvait plus être question d'assurer l'existence d'une SFP virtuellement dissoute, ni de préserver l'enseignement de Lacan qu'il avait décidé de poursuivre ailleurs.

En 1964, notre but était de fonder une Association, groupe collégial, démocratique et autonome, dans la pluralité de ses options théoriques. Nous voulions définir des règles de fonctionnement qui nous paraîtraient nécessaires et compatibles avec la transmission de l'analyse.

L'APF, groupe structuré autour d'un projet commun, n'avait pas vocation de marginalité : nous tenions à être reconnus en tant que Société analytique par nos pairs, c'est-à-dire devenir une Société Composante de l'IPA, mais une société qui garderait cependant son indépendance et son originalité.

Notre dessein était d'éviter tout enrôlement dans une doctrine "officielle". Nous refusions de devenir une filiale, un simple rouage de l'appareil international. Je ne crois pas que l'IPA l'ait jamais bien compris, ni perçu. Ce n'était pas une mince affaire de le leur faire entendre alors que nous demandions précisément notre "affiliation". C'est-à-dire quelque chose que l'IPA confondait sans doute avec un "alignement". Or tel n'était pas notre propos.

(1) Numéro spécial d'Ornicar, 1977. Vous pourrez enfin lire ce texte dans le présent numéro de Documents et Débats.

(2) Un groupe qui fut désigné pendant quelque temps par l'IPA comme le "French Study Group" et deviendra, au printemps 1964, l'Association psychanalytique de France.

Paradoxalement, en apparence, mais selon nous logiquement, nous comptions sur l'IPA comme seul recours pour échapper à toute mainmise sur notre Association. Après avoir paré à ce qui nous était apparu comme le danger d'un absolutisme doctrinal, nous n'étions pas disposés à installer chez nous un nouveau maître. Nous demandions en fait à l'Internationale de se porter garante de notre autonomie.

Sans le vouloir peut-être, l'IPA nous avait permis d'échapper à une dominance qui devenait de plus en plus lourde : il ne nous semblait pas souhaitable que la SFP devint un domaine gardé, réservé aux "lacaniens". Lacan certes, mais pas uniquement Lacan ! Ce refus in extremis de monolithisme fut peut-être une des raisons latentes mais décisives de la Scission. Cela ne signifiait pas pour autant que nous allions "abjurer" la pensée de Lacan, ni que nous étions prêts à nous enrôler sous la bannière lagachienne ou celle de l'IPA ...

C'était une façon de préserver notre identité. Du temps de la SFP, nous nous reconnaissions dans une identité, vacillant entre, d'une part, la turbulence de Lacan et de ses Myrmidons et, de l'autre, les eaux plus tranquilles de Lagache. Nous trouvions cette bipolarité vivifiante, cet alliage instable entre la subversion et le classicisme (cela nous permettait d'échapper à la morne uniformité que représentait alors à nos yeux la SPP). Nous prenions plaisir tantôt au souffle libertaire, tantôt à un certain rigorisme. Nous cultivions nos originalités, notre éclectisme, nos modes vestimentaires et ce qu'il faut bien nommer notre gaîté. Tout cela constituait une des facettes de notre identité de groupe. Tout cela prit fin du jour où nous avons perçu Napoléon percer sous Bonaparte.

Aujourd'hui encore nous affirmons notre identité dans la diversité de nos options, ce qui dérouté, semble-t-il, nos jeunes collègues.

La bipolarité de jadis a été effacée au profit de la pluralité actuelle, mais nous sommes restés fidèles à notre refus d'une inféodation.

En juillet 1965, par un vote unanime de l'Assemblée Générale, l'APF fut admise en tant que Société Composante de l'Association Psychanalytique Internationale. Ce fut pour nous le début d'une nouvelle aventure. Dans son allocution présidentielle du 23 octobre 1965, Daniel Lagache commentera ainsi cet événement : "Ce n'est pas seulement l'IPA qui a reconnu l'Association, c'est l'Association qui a reconnu l'IPA et conclu avec elle un pacte d'honneur; son ambition est de devenir une des meilleures associations analytiques du monde, peut-être un jour la meilleure".

C'était une "mission impossible" qu'en peu de mots nous assignait Daniel Lagache. Etait-ce pour nous exhorter au véritable labeur qui ne faisait que commencer ou un défi lancé à la SPP, voire à la communauté analytique ? Quoi qu'il en soit, il n'est pas impossible que nous ayons pris au sérieux cette exigence de discipline et de qualité.

II

Les Anciens d'Edimbourg et d'Amsterdam, les commandos de Londres et de Stockholm, les parlementaires du Hilton et du Westminster, ont, cinq ans durant, mené cette opération pour que l'IPA nous reconnaisse. Au prix de beaucoup d'efforts et de persévérance face aux obstacles imprévus parce qu'ils croyaient à l'importance de l'enjeu. Il y allait de notre survie en tant que groupe analytique, de la défense de certains principes qui devait nous permettre de bâtir une société d'analyse dégagée de tout autoritarisme : une association libre de favoriser l'essor d'une pensée analytique et de la transmettre. Notre affiliation à l'Internationale nous apparaissait alors comme une des conditions nécessaires - et la plus urgente - pour arriver à nos fins.

Relations extérieures

Après avoir œuvré si durement pour nous faire reconnaître, il nous faut constater que nos liens avec l'API se sont distendus.

Parmi les "anciens" - pour nommer ainsi ceux qui appartiennent à la génération de la Scission - certains collègues ont participé et participent encore aux travaux de l'API. Daniel Widlödcher en fut pendant quatre ans le Secrétaire Général. Nous en étions fiers, mais je crains que nous ne l'ayons guère aidé ni soutenu. D'autres, de-ci, de-là, ont travaillé dans quelques-unes de ces nombreuses Commissions qui administrent l'API. Certains d'entre nous - souvent les mêmes - apparaissent plus ou moins régulièrement aux congrès. En dehors de cette minorité, certes active, nous ne nous préoccupons pas beaucoup de l'API qui reste pour nous surtout un sigle, voire une médaille commémorative des campagnes d'antan.

Quant aux plus "jeunes" - ceux qui ont rejoint nos rangs quelque temps après notre affiliation et lorsque les passions se furent éteintes- ils ne portent guère d'intérêt à l'Internationale, à ses problèmes et à ses travaux. Le sort du mouvement analytique mondial ne paraît pas les concerner. Ils semblent pourtant tenir, pour des raisons souvent mal élucidées, à notre affiliation API et parfois même s'en prévaloir. Je dirais que leur attitude à l'égard de l'Internationale est faite d'un mélange d'indifférence et d'ironie. Peut-on trouver des raisons à notre réserve ? Sans doute notre affiliation fut-elle acquise après de laborieuses négociations ponctuées de conflits et de vexations. Peut-être certains ont pu garder longtemps

rancune à l'API de nous avoir imposé des conditions qui avaient rendu inévitable l'éclatement de la SFP. Même si cette rancune s'est dissipée, il est possible qu'il nous en reste quelque amertume, mais certes insuffisante à expliquer notre retenue actuelle.

De ceci on pourrait aussi chercher la raison dans un certain amalgame - qui se fait, mais se fait-il encore ? - dans nos esprits - entre l'API et l'Association américaine, celle des Etats-Unis, l'APA ? Certes cette "APA" est la plus riche; elle fut longtemps la plus nombreuse et la plus puissante des sociétés membres de l'IPA (1). Elle joue aujourd'hui encore, un rôle prépondérant au sein de l'appareil de l'Internationale. Il existe chez nous une vieille tradition de méfiance à l'égard de la psychanalyse américaine. Il semble bien que depuis 1945, cette hostilité avait pris le relais de la méfiance que la France nourrissait avant-guerre à l'égard de la science "viennoise". N'oublions pas que depuis, l'analyse "made in USA" était devenue un objet d'opprobre et de mépris du temps de la SFP. Lacan, bien sûr, n'y fut pas pour rien. (Mais n'oublions pas non plus la campagne virulente que mena le P.C. contre la psychanalyse, science bourgeoise et réactionnaire !). Il est vrai que les "anciens" de la SFP ont pu estimer à juste titre d'ailleurs qu'entre les Américains et les analystes de l'Institut - notre plus cher ennemi d'alors - il y a eu connivence et collusion. Connivence sur le plan de la théorie autour de la psychologie du moi, le problème adaptatif des réserves à l'égard de la pulsion de mort et des tendances trop "scientistes", pour notre goût, de la psychanalyse américaine. Collusion sur le plan institutionnel pour barrer la route à la SFP lors de ses demandes d'affiliation à l'Internationale. Il fut un temps - est-il définitivement révolu ? - où l'Amérique nous était présentée comme le Grand Satan analytique ...

Cette confusion des sigles APA - API suffirait-elle pour expliquer l'apparente désaffection de l'APF à l'égard de l'Internationale ? Serait-ce un héritage que nous a légué Lacan ? S'agirait-il de notre désaccord avec certaines tendances ultra-conformistes de la psychanalyse américaine ? Ou serait-ce une façon de marquer notre fidélité au "retour à Freud", au texte freudien et de notre refus de tout ce qui risque, à nos yeux, de dévier la psychanalyse pure et dure vers un succédané insipide ? Ou est-ce, plus profondément ancré, un prolongement du particularisme gallican qui va de Laforgue à Lacan ? Tout cela certainement y contribue. Mais autre chose, de plus radical peut-être, vient renforcer notre attitude et pourrait expliquer notre réticence ambivalente.

(1) L'Association Psychanalytique Américaine (APA) jouit d'un statut spécial au sein de l'API : elle est la seule Association Régionale formée de la fédération de nombreuses sociétés nord-américaines toutes rattachées à l'APA, et qui n'ont donc pas de représentation directe auprès de l'Internationale. Les choses sont peut-être en train de changer ...

Ceci paraît d'autant plus vraisemblable que nos réactions à l'égard de l'API ressemblent aux relations que nous avons avec d'autres groupes analytiques qui nous seraient plus proches.

Sur le plan local, disons national, des conditions analogues se retrouvent dans nos relations avec la SPP : elles sont courtoises, mais lointaines. Aucune véritable collaboration, aucun échange suivi n'a pu s'établir depuis vingt ans. A cela, il y a certes des raisons.

De vieilles querelles, de vieilles rancunes, de part et d'autre, et cela malgré les années écoulées. Aujourd'hui encore "Ils" se méfient du rôle de notre "Iacanisme" - n'aurions-nous pas été vraiment exorcisés ? ... Nous leur reprochons d'être trop rigides, trop conformistes, trop uniformes. "Ils" nous considèrent comme faisant preuve d'élitisme; nous les accusons d'être bureaucrates.

Nous ne participons que rarement à leurs travaux. Ils ne viennent pas à nos réunions. Bien sûr, de temps en temps, l'un des nôtres, l'un des leurs apparaissent sur les podiums. Nous avons parmi eux de vieux et fidèles amis que nous invitons et qui nous invitent. Mais sur le plan institutionnel, il n'y a guère de réunions communes. Soyons justes : ils nous proposent d'organiser des colloques, des rencontres et nous accueillons leurs offres avec une certaine réticence, en ayant l'impression, peut-être à tort, que l'ensemble de l'APF ne se mobiliserait pas pour de telles réunions. Même si nos intérêts se croisent, l'impression persiste que nous ne parlons pas le même langage.

Notons aussi qu'avec le "Quatrième Groupe", avec lequel nous n'avons aucun compte à régler, pour lequel nous éprouvons beaucoup de sympathie et où nous comptons de nombreux amis, nous n'entretenons pas non plus de contacts scientifiques. Nous manquons, diraient certains, de convivialité.

Il en va curieusement de même sur le plan européen sans que nous puissions invoquer aucune des explications précédentes et alors que nous aurions toutes les raisons de participer à leurs entreprises. Les congrès organisés par la Fédération Européenne sont souvent proches de nos propres préoccupations et il nous est facile de nous y faire entendre.

Il est vrai que nous sommes assez proches des Britanniques à qui nous lie une vieille sympathie. Il y eut même pendant quelques années, de 1970 à 1975, un "Colloque" annuel franco-britannique auquel participaient, sur invitation, des collègues de la SPP et de l'APF. Mais disons tout de suite que cette entreprise fut une initiative "privée", assez confidentielle et extra-institutionnelle ... et qui n'eut qu'un temps ! Quant à la psychanalyse allemande, espagnole, italienne, scandinave, nous les ignorons. La barrière linguistique - elle est réelle - est pourtant une piètre excuse, car je ne nous crois pas plus curieux des travaux de nos collègues belges ou ceux de la Suisse romande ...

On peut dire que l'APF d'aujourd'hui est parmi les sociétés analytiques une des plus indifférentes à ce qui se poursuit ailleurs. Pour être tout à fait juste, il conviendrait de dire qu'au sein de l'APF même un certain cloisonnement existe : on s'y intéresse relativement peu ou de loin à ce que font les voisins. Chacun semble poursuivre sa propre recherche, souvent dans des petits groupes restreints que régissent des affinités électives.

A présenter la situation ainsi, on pourrait dire que l'APF est "malade" : méfiance, rancune, indifférence, désintérêt, éloignement ... Mais il serait sot de ne voir dans l'état d'esprit de l'APF que des modes de comportement psychopathologiques. Car on devrait s'interroger de ce qu'il en est de la structure même de l'APF qui n'est pas sans rapports avec sa fondation et son évolution. Et même avec sa relation intime à la psychanalyse.

Nous sommes - et nous le serons encore pendant un certain temps - une "petite" société face aux grandes puissances. Sur le plan local, nous sommes en concurrence avec une Société parisienne très nombreuse et la mouvance lacanienne proliférante et animée d'un prosélytisme désordonné.

La référence magistrale

Or malgré notre insuffisance numérique, nous sommes une société dont la densité, le poids moléculaire est considérable, tant sur le plan analytique qu'éditorial et universitaire. C'est sans doute aussi ce qui nous vaut d'être traités d'élitistes. Si nous regrettons parfois de n'être pas plus nombreux, il est un fait que nous ne cherchons pas à nous faire connaître en tant qu'Association ou institution. Il paraît qu'on nous considère souvent comme des analystes faisant partie d'un "club" et que notre mode de recrutement tiendrait davantage d'une cooptation que d'un processus de "screening" informatisé. Il ne suffit pas de dire que nous préférons la qualité à la quantité, ce qui est une formulation simpliste. Mais il est vrai que tout en ayant des "critères" concernant les candidats, il ne suffit pas toujours d'y répondre pour faire partie de l'APF. Question épineuse que je réserverai peut-être à un autre débat.

A cela vient s'ajouter le fait qu'il n'existe ni de théorie ni de position doctrinale qui serait spécifique de l'APF. Autant il serait possible - bien sûr en simplifiant à l'outrance - de dessiner un profil scientifique pour d'autres sociétés, autant il serait malaisé de le tracer pour nous. Qui sait ? Peut-être, vus du dehors, aurions-nous un air de famille ... Ce que je perçois, c'est la diversité de nos travaux, de nos intérêts, de nos théories : une liberté et une pluralité qui fut une des raisons de notre association et que nous avons su sauvegarder depuis la fondation de l'APF. Parcourue de courants et de tendances diverses,

Il me semble qu'un des traits de notre groupe est de varier, de renouveler constamment nos voies d'abord de la problématique analytique. Nous sommes plus soucieux de poursuivre l'exploration des concepts que d'élaborer une théorie commune (1). Peut-on dès lors s'étonner de notre peu d'affinité pour les manifestations traditionnelles, les grand-messes des Congrès Internationaux, les programmes d'enseignements fortement structurés, les chapelles et les groupes où se célèbrent les belles certitudes ? Ne soyons pas injustes : il y a beaucoup de lieux et de réunions où naissent des dialogues fructueux. On aurait tort de les traiter avec dédain car il est indispensable de se mettre aussi à l'écoute des autres. Repliée sur elle-même, dans son relatif isolement, l'APF y trouve à la fois sa force et sa fragilité.

Pourtant il est indéniable qu'il y a un "style maison", difficilement définissable, mais aisément identifiable dans un "je-ne-sais-quoi" et un "presque-rien" de nos écrits et de nos interventions. Il y souffle comme un vent de ferveur et d'ironie, un mélange d'humour et d'érudition, de préciosité et d'un soin d'écriture, une liberté d'analystes qui ne seraient pas astreints à une langue de bois. Certes, on en rencontre dans toutes les sociétés, mais ils y font figure d'excentriques ou de marginaux, opposants ou rebelles. Ce n'est pas un style, mais la diversité des styles qui serait un signe distinctif de notre Association. Serait-ce suffisant pour nous définir ? J'en douterais s'il ne s'agissait que d'une marque de coquetterie, alors que selon moi, cette diversité reflète quelque chose de fondamental, le fait que notre Association ne s'est pas donné de Maître qui serait le détenteur du savoir.

On pourrait dire que la seule référence "magistrale" que nous reconnaissons est celle de la doctrine freudienne. En cela, nous ne sommes pas les seuls car nous partageons- je l'espère - cette fidélité avec d'autres sociétés. Mais il est vrai qu'un grand nombre de groupes analytiques cultivent, en outre, leurs particularités quant à la théorie de l'appareil psychique : les uns plus marqués par l'importance accordée au moi, aux théories "génétiques", d'autres plus kleinien, plus lacaniens etc., selon leur histoire, leurs allégeances, leurs traditions. Je parle ici des tendances théoriques plus ou moins prévalentes dans telle ou telle Société. C'est là ce que je désigne par la théorie "commune", parfois implicite, d'un groupe. Ou, si l'on préfère, son orientation globale. Ce qui n'exclut pas qu'il y ait parmi leurs membres quelques francs-tireurs.

Or je dirais volontiers que nous sommes à l'APF une association de francs-tireurs ... Nous avons certes une politique institutionnelle mais pas de théorie "commune" en dehors du fond freudien, car nous ne nous rattachons pas à telle tendance ou telle école analytique.

(1) Le colloque sur "La pulsion, pour quoi faire ?" ainsi que certains numéros de la Nouvelle Revue de Psychanalyse en constituent une parfaite illustration.

L'APF est formée de courants de pensée différents sans que nous soyons pour autant devenus laplanchiens, rosolatistes ou granoviens. Ceci trouve son reflet dans l'usage du vocabulaire. Du temps de la SFP, les termes forgés par Lacan - tels "le signifiant" ou "l'objet a" - faisaient office de marque d'identité du groupe et, à ce titre, se trouvaient inclus, de façon quasi-obligatoire, dans le discours théorique de la SFP. Alors qu'à l'APF des concepts, par exemple le "moi-peau" de Didier Anzieu ou "l'oscillation métaphoro-métonymique" de Guy Rosolato, restent la propriété de leurs créateurs et ne sont pas devenus la marque exclusive d'un parler "A.P.F.". En nous y référant, nous n'omettons presque jamais d'en citer les auteurs.

Le souhait de s'affranchir du discours magistral fut clairement ressenti dès la fondation de l'APF qui se voulait collégiale tant du point de vue de sa direction que par la coexistence des tendances théoriques individuelles.

Ce qui ne signifie pas qu'à l'APF, nous ne reconnaissons pas la "maîtrise". A condition de conserver à ce terme le sens qu'il avait jadis dans certaines corporations artisanales : une maîtrise qui serait propre à chacun dans l'exercice de son art. De même la transmission du métier est une tâche qui incombe à tous ceux que la corporation reconnaît comme les siens, à savoir les membres, élus par l'Association.

Cette liberté de pensée et de théorisation est donc une des marques de notre Indépendance qui n'est ni un vain mot ni une simple clause de style. Une fois conquise, il fallait la défendre contre toute ingérence qui risquerait d'en restreindre l'usage et les effets.

L 'API, mode d' emploi

Il n'est peut-être pas étonnant qu'à l'insurrection contre l'autocratie lacanienne fit suite une sourde résistance à l'égard de l'Internationale que nous pouvions percevoir comme une nouvelle forme d'autorité. C'est ainsi que l'affiliation une fois acquise, nous nous sommes peu à peu éloignés de ceux qui nous avaient accueillis. A nos yeux, tout au moins, la reconnaissance de notre compétence et de notre statut nous conférait le droit de poursuivre notre propre voie à notre façon.

Notre propre façon ... Cela présupposait que nous ne serions soumis à aucun contrôle, que l'on ne nous impose pas un régime de "liberté surveillée". Et il faut se rappeler que du jour de notre affiliation l'Internationale ne s'immisça guère dans nos affaires. Lorsqu'en 1972 l'APF décida de "supprimer" l'analyse didactique et que nous le fîmes savoir à l'API, elle prit note de cette réformation, mais n'exerça aucune pression pour nous faire changer d'avis. C'est dire que notre souveraineté en matière institutionnelle ne fut jamais remise en question.

Aussi il me semble difficile de mettre notre éloignement sur le compte d'une revendication autonomiste. J'estime que depuis longtemps nous ne craignons plus d'être mis sous tutelle par l'Internationale. La distance affective que nous maintenons à l'égard de l'API doit reconnaître d'autres causes qui concernent davantage notre identité - ou notre style - et le désinvestissement des relations extérieures.

En examinant les lignes de force qui parcourent notre histoire, on s'apercevrait qu'un de ces éléments tient au divorce établi entre nos préoccupations externes et internes. Il ne fait pas de doute que le souci de nos relations avec l'API est passé à l'arrière-plan. Nous avons trop de problèmes à résoudre pour nous dégager des emprises du passé, définir nos options, élaborer une politique de formation, nous installer dans nos meubles. Trop occupés en somme à assurer d'abord notre propre navigation pour nous intéresser vraiment aux affaires étrangères ...

Pourtant l'API, silencieuse voire lointaine, restait présente à notre horizon.

Il est vrai que la psychanalyse est une pratique solitaire dans la mesure où l'analyste doit élaborer à la longue sa propre conception du transfert et de l'interprétation. Pourtant l'analyste ne saurait rester isolé : la confrontation à ses collègues lui est indispensable pour remettre en question de façon permanente sa pratique et sa réflexion théorique. Sans oublier que l'institution est essentielle pour que la transmission de l'analyse puisse s'opérer.

Il y a là pour l'analyste une ébauche de contradiction entre l'inévitable de sa solitude et la nécessité de son insertion institutionnelle (1).

Au même titre, toute société d'analyse doit se forger et affirmer sa propre identité, qui lui confère son individualité face aux autres groupes analytiques. Mais pas plus que le psychanalyste ne saurait rester indéfiniment isolé, une institution analytique ne saurait rester coupée des autres sociétés auxquelles elle est à la fois apparentée et dont elle se sent distincte.

Il est vrai que, dans l'immédiat, nous n'attendons de l'API aucune inspiration sur le plan de la recherche, ni aucune aide quant à nos propres travaux. Et que les contacts scientifiques que nous instaurons avec elle soient davantage des initiatives personnelles qui n'engagent l'APF que de façon tangentielle.

Pourtant j'estime qu'il faut reconnaître à l'API deux fonctions essentielles, pas toujours clairement perçues.

(1) Je vous renvoie à ce que j'en disais naguère à propos de la "psychanalyse en société" in Documents et Débats, 24, 1985.

Notre appartenance à l'API témoigne tout d'abord de notre solidarité avec tous les autres analystes qui soutiennent comme nous la cause analytique, c'est-à-dire la doctrine freudienne. L'API, affirmant l'unité et l'universalité de la psychanalyse, en garantit l'authenticité ou mieux, la spécificité, face aux entreprises de dégradation, d'édulcoration et de falsification. Certes nous ne menons aucun combat actif contre l'usage abusif du terme de psychanalyse, ni contre ceux qui se réclament frauduleusement d'elle. Mais du moins l'existence même de l'Association Internationale lui permet de représenter toute la communauté analytique, stricto sensu - à quelques rares exceptions près, de certains groupes qui restent en dehors de l'API !

Ainsi notre affiliation à l'Internationale se veut une participation à la "défense" et expansion de la psychanalyse - non seulement en tant que pratique ou pensée, mais aussi en tant que mouvement (1).

Notre affiliation à l'API eut aussi un autre effet en contribuant à créer à l'APF un climat fort différent de ce que nous avons connu à la SFP.

En 1965 la majorité d'entre nous - à part quelques membres seniors - n'avait connu qu'une institution totalement coupée de tout contact avec les autres sociétés analytiques : vivant en autarcie nous n'éprouvions à leur égard qu'une apparente indifférence ou une hostilité méprisante. Un certain particularisme guette tous les sociétés closes sur elles-mêmes et les expose dès lors soit à la stérilité endogamique, soit à l'idéalisation narcissique. Effets que nous avons pu constater au sein de la SFP : une tendance "mégalo-maniaque" à glorifier le groupe, ses travaux, sa doctrine et une attitude d'intolérance voire de mépris envers tout ce qui viendrait d'ailleurs.

Il est possible que notre affiliation à l'API, tant par la signification symbolique de cette appartenance que par les possibilités réelles d'échange qui nous étaient offertes, nous aient aidé à éviter un tel danger de surestimation narcissique et d'idéalisation de l'APF.

Du moins dans une certaine mesure : car une société analytique ne saurait échapper totalement à sa propre valorisation et à l'autosatisfaction groupale, d'autant qu'un certain "narcissisme" paraît souhaitable, et même indispensable, pour affermir la vie institutionnelle.

(1) Ainsi que j'ai essayé de le définir dans "Une ténébreuse affaire" in L'Écrit du temps, 14/15, 1987

Mais le fait d'appartenir à une communauté plus large, en mettant fin à la surenchère et à la provocation, - nous libérait du besoin de nous réclamer d'un "plus-analytique-que-vous" qui avait poussé la SFP à se vouloir "plus freudienne", plus orthodoxe que ceux qui avaient la prétention d'être chargés de la défense de l'héritage viennois.

Une dernière remarque. Il me semble pouvoir dire que, même lointaine, l'API a joué un rôle de stabilisateur. Perçue par nous avant tout comme un "appareil", une référence institutionnelle (mais aussi symbolique), elle représente à ce titre - et malgré toutes les critiques qu'on pourrait lui faire - un mode de fonctionnement. Elle a servi de pivot central à toutes (ou presque toutes) les organisations analytiques et a offert aux analystes du monde entier une possibilité de se reconnaître entre eux. Dans ce qu'ils ont de commun en dépit de leurs différences.

Malgré quelques crises internes, l'APF a su maintenir sa cohésion. Il nous semblait que l'ère des déchirements et des dissidences était derrière nous. Nous avons compris que l'APF devait être capable de régler ses querelles et maîtriser ses turbulences. Sans intervenir d'aucune façon, "l'effet API" a calmé le jeu. C'est peut-être en cela que réside l'avantage des organisations internationales. Nous savons bien qu'elles sont incapables d'empêcher les guerres, du moins peuvent-elles parfois susciter un débat. Pour hypothétique que soit cette proposition, il me semble pourtant que l'API nous a appris une vérité ou deux sur le plan institutionnel.

Cela ne signifie pas que l'APF depuis sa fondation ait eu une navigation sans histoire. Mais si on s'est beaucoup attardé sur la "Scission" - période cruciale marquée par la problématique d'un clivage, d'une séparation et d'une individuation - on s'est beaucoup moins intéressé aux principes qui présidèrent à la création de l'APF et de la mise en pratique de ces principes. L'histoire de l'Association Psychanalytique de France, qui depuis 25 ans n'a cessé d'évoluer, reste toujours à faire.

Je ne sais comment il fallait interpréter le sens de l'énoncé qui nous proposait de devenir peut-être un jour, la "meilleure des Associations". Un souhait où l'idéalisation laissait poindre le bout de son oreille. Fallait-il l'interpréter au sens où nous allions nous distinguer par l'excellence de notre recherche théorico clinique et/ou l'exemplarité de notre formation ? Sans doute, l'un comme l'autre paraissent éminemment souhaitables, mais n'est-ce pas un leurre que de les envisager sous l'angle d'une suprématie ? Les voies de la théorie sont diverses même si la doctrine est une et il serait présomptueux d'en vouloir établir une échelle de valeur. Quant aux modes de formation, il serait illusoire d'en élaborer un modèle parfait ne varietur, car les buts qu'elle se propose et les moyens de les atteindre doivent, à tout moment de la vie institutionnelle, être soumis à un nouvel examen. Comme en témoignent d'ailleurs à l'APF même les modifications instaurées tout au long des années en tenant compte de nos besoins, de nos possibilités, de notre évolution et de notre réflexion, tout modèle ayant ses propres défauts et avantages.

S'il m'était permis de parler d'une "bonne" société, je dirais que ce serait celle qui demanderait à ses membres une autocritique - j'allais dire une autoanalyse - vigilante de son fonctionnement et des buts qu'elle se propose, en opposant à la rigidité obsessionnelle des idées et du langage une liberté d'élaboration et des possibilités de changement. Ceci afin d'éviter ce qui me paraît être le plus délétère : d'une part, l'absolutisme d'un despote - fût-il éclairé -, de l'autre, l'idéalisation collective de l'institution. Quoi qu'il en paraisse, il faut savoir qu'entre l'arbitraire d'un seul et l'illusion groupale - aussi coercitifs l'un que l'autre -, la pensée individuelle ne dispose que d'une voie étroite. L'analyste doit s'imposer sa propre discipline, une discipline de pensée qui n'est pas une donnée spontanée mais procède d'un exigeant exercice.

Maintenir le cap d'une constante rigueur et nous garder des idéalizations aliénantes demandera à nous, analystes, encore un effort. D'infinis efforts.

Paris, le 1er octobre 1987

Victor Smirnoff

Laurence Kahn

LA DESUNION

Le 25 décembre 1914, Freud écrit à Jones : "Ce que Jung et Adler ont laissé subsister de notre mouvement a été détruit par le conflit des nations. Pas plus que les autres organisations, la nôtre qui se dit internationale n'est capable de garder le contact. Nos périodiques semblent agoniser. Peut-être réussirons-nous à maintenir en vie le Jahrbuch ...".

Parer à la déroute du mouvement analytique, c'est-à-dire sauver de la perte l'objet de la cause dans ce qu'elle porte d'universalisable, voilà ce qui probablement incite Freud à souhaiter à cette date rassembler vite "en une sorte de synthèse" l'apport d'une vie de travail. Cette somme ne verra pas le jour, ni avant, ni après la guerre.

Mais la guerre, avec le naufrage qu'elle signifie, semble, quant à elle, ouvrir la divergence de deux axes du temps : le court terme, celui sombre du proche avenir, le seul - aux dires de Freud - à l'intéresser car le temps de son vieillissement s'accorde avec les perspectives tristes de cet effondrement de la civilisation, de cette sorte de fin; et le long terme, celui de l'œuvre elle-même, l'enfant qu'il s'agit de protéger des troubles, des défaites, des séditions, et dont il faut assurer la survivance malgré tout.

Il n'est pas certain qu'avant le 31 juillet 1914, une telle divergence temporelle ait modelé les vues stratégiques des psychanalystes. A cette date, tous - c'est-à-dire tous ceux qui ont résisté à l'autre guerre, la guerre interne qui, par les départs successifs d'Adler, Stekel puis Jung, vient de secouer, dès sa naissance, l'Association Psychanalytique Inter-nationale - s'appêtent à se réunir enfin en "un bon congrès" à Dresde, (lettre de Freud à Abraham, 15.7.1914).

Le Congrès de Dresde n'aura pas lieu. Il aurait dû, en septembre 1914, refermer les brèches ouvertes à Munich en 1912 et 1913, par le rejet ou la dénaturation des concepts fondamentaux, principalement du "pilier central" de la théorie : la sexualité. Pour ce congrès, et à la condition que les Zurichoïses n'y participent pas (car, alors, les débats resteraient sans ampleur du fait des restrictions scientifiques qu'ils imposent), Freud propose pour thème à Abraham le 5 juillet 1914 : "Objet et finalité d'une association psychanalytique".

Le "hurra" de la victoire salue, le 16 juillet, l'absence assurée des Suisses. Le 26 juillet, la guerre est dans les Balkans. Le 29, Freud évoque l'impossible visite de Eitingon à Karlsbad, où il séjourne pour les vacances, du fait de l'incertitude des transports; autant renoncer : "Le grand combat étoufferait tout intérêt pour le petit que nous venons de mener à bien".

De fait, le vocabulaire de la guerre (arme, obus, bombe, frontière, empire, agression) et le désir de frapper mortellement, ces mots qui, pendant l'été 1914, remplissent les journaux et informent les esprits, ont été sous le coup d'autres nécessités et, durant trois années¹⁾, la langue de la guerre intérieure de l'API. Au point que Freud, en septembre 1914, peut, à propos de la Grande Guerre, évoquer le souvenir "d'une ancienne bataille gigantesque qui, après quelques succès partiels, s'est perdue dans les sables". "C'est ainsi que, d'après la théorie de la métépsychose, on doit se souvenir d'une existence antérieure". (Lettre à Abraham du 22.9.1914).

Ainsi s'est fracturé le temps de l'histoire. L'hétérogénéité mortelle de la guerre ne permet qu'un prolongement dans le déchirement : lorsque la guerre se perd dans la guerre.

Il y a assurément un bénéfice à l'enlèvement du petit combat dans le grand. "Je songe souvent, écrit Abraham à Freud, que la guerre nous épargne de pénibles débats avec les Suisses. Après cela, nous poursuivrons séparément nos voies divergentes" (lettre du 28.2.95). Mais si la guerre interrompt la guerre et met un terme à ce qui, au fil des dissensions, aurait pu se solder par des retraits, elle frappe pourtant, portant à l'agonie les liens mêmes du groupe et ce qu'il est convenu d'appeler les organes internationaux de communication.

"Jones est évidemment "notre ennemi", répond Freud à Abraham qui l'interroge sur l'étrangeté de ce visage-là de l'adversité. Hormis les rares lettres transmises par Van Emden, le Hollandais neutre, on restera presque sans nouvelles de l'Anglais et de ce que devient la psychanalyse outre-Manche et outre-Atlantique. C'est l'isolement à nouveau; il a perdu sa splendeur.

L'API naît en vérité dans les conditions de ce double conflit, l'un enchâssé dans l'autre, l'un fonctionnant comme arasement et ressort intime pour l'autre. De l'internationalité de la psychanalyse, la confirmation

1) Cf. en particulier les lettres échangées en février, mars, avril, mai 1914.

aurait pu se partager dans le soulagement que rien d'essentiel n'ait été abandonné au cours de cette bataille menée tout à la fois contre l'isolement et l'édulcoration. L'ouverture du cercle psychanalytique sur le monde, confiée à la non-judaïté de Jung et à la puissance médicale de la clinique du Burghölzli, n'a pas immédiatement souffert de leur défection. Le départ des Suisses ne détruit pas les groupes viennois, berlinois, américains, hongrois enfin, (encore que parfois il ait fallu du doigté pour ne pas entraîner des abandons en série, tant les enjeux sont aigus, et les membres, récemment arrivés, parfois incertains). Voilà ce que confirme tour à tour chaque président de société en ce printemps 1914.

Mais cette confirmation est précisément infirmée par la guerre elle-même. Et c'est en cela seulement que l'API ne sera pas l'acquis d'une positivité victorieuse de la bataille : elle porte la blessure d'une guerre. L'édification de l'Association se poursuivra, certes, mais chargée du poids authentique d'une perte : celle à laquelle toute cette génération fut confrontée en même temps qu'elle inventait la psychanalyse et qui pourrait bien être la perte de toute illusion concernant les causes communes.

L'API, au sortir de la guerre, portera à son compte l'histoire ouverte du mouvement analytique, mais le compte secret de sa fondation reste peut-être celui perpétuellement débiteur d'une "existence antérieure", où l'institution avait espéré légitimer la communauté de son objet au nom d'une vérité partageable.

Contre Jung, si enclin à concéder à ses auditeurs la douceur des illusions préservées, il fallait soutenir le tranchant de la désillusion. Et si le nécessaire séjour dans le "monde souterrain" de la psychanalyse faisait offense aux hauteurs des représentations idéelles, il y avait là malgré tout matière à la communauté d'une cause. Que ce souterrain prenne le visage du cloaque des tranchées, et la désillusion, portée par la tuerie mise en acte, modifie le regard sur la communauté elle-même.

Quel détour psychique pour cette désillusion-là ? C'est, au fond, une des questions posées par Freud dans les Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort, qui sont écrites en 1915 et qui inaugurent la grave réflexion sur la civilisation des textes d'après 1920. Le déplacement nécessaire d'un verrou théorique s'y préfigure, celui qui faisait du développement de la civilisation un des ressorts du refoulement. La mort, son irréprésentabilité certes, mais sa charge pulsionnelle aussi bien (et on ne sait pas encore comment se vectorisera ce champ de force dans l'économie qui reste à penser), devient l'axe central à peine imaginable, dont pourtant la désillusion exige la rencontre.

Quel détour psychique, donc ? En 1921, Freud pourra répondre : la spéculation, c'est-à-dire précisément soutenir le gigantesque détour qu'elle implique. (Ce détour aussi bien est un des visages de la problématique de Jenseits, où le vivant même est finalement pensé comme un long détour du mort, de l'inanimé). En 1915, il conclut ses Considérations : "Supporter la vie reste bien le premier devoir de tous les vivants. L'illusion perd toute valeur quand elle nous en empêche". Et l'illusion en question est d'une double nature : c'est l'illusion de l'immortalité, celle qui soutient le déni de notre mort à venir et qui permet ainsi notre identification aux morts glorieuses des héros. C'est aussi cette illusion que la communauté, la pensée même de la communauté, portait intrinsèquement et qui a fait croire fallacieusement à un état de civilisation, c'est-à-dire à un état de partage établi. Mais l'étranger et l'hostile se révèlent bel et bien fondus en une seule acception : voilà la faillite de l'universalité et de sa pensée, celle qui prêtait à l'Occident plus qu'il n'avait en vérité acquis en matière d'émancipation.

La destruction des "biens et des intérêts communs" contraint à reconnaître que l'humanité "vivait au-dessus de ses moyens". La banqueroute de la disparité bien partagée atteint "les entreprises et institutions internationales dans lesquelles s'était incarnée la communauté de civilisation du temps de paix". Il est, en 1915, plus lourd de vivre avec cette illusion que de la perdre. D'où la question, ne doit-on pas "céder" à la guerre, et s'y adapter ?

Céder à la guerre, ce sera - plus tard - la penser. Mais, il s'agit d'abord d'une cession, peut-être celle-là même que la victoire contre les Suisses au sein de l'API aurait permis d'éviter si elle n'avait pas été si brève.

Une telle victoire aux couleurs de la vérité aurait donné au désaccord le visage d'un combat dont l'issue, confirmant la fondation du juste et de l'exact, aurait fait céder la guerre.

"Mais la guerre, à laquelle nous ne voulions pas croire, éclata et apporta la désillusion". La cession psychique qu'elle implique concerne cette chose irréprésentable, la mort, qu'il convient dès lors de se représenter sous la forme du meurtre. Céder à la guerre serait céder à la pensée du meurtre, s'y arrêter, et ne plus se saisir seulement de la part héroïque et immortalisable du combat.

En bref, quelques points :

- Deux "obus" ou "bombes" avaient été concoctés fin 1913, qui devaient déclencher le retrait des ennemis : un numéro incendiaire du Zeitschrift et l'Histoire du mouvement analytique que Freud rédige rapidement. Ce retrait est obtenu sans catastrophe.

- Une délimitation du champ opérationnel de l'analyse redéfinit le contour de ce que le Jahrbuch de 1914 constitue désormais, - et selon une géographie savante des limites, m'avait-il semblé lorsque j'avais traduit ce texte - , comme communauté analytique. Son nouveau titre l'atteste. La note de la rédaction, ouvrant ce numéro, légitime le fondement du partage théorique que le compte rendu de quatre années de travaux capitalise. Un an plus tard, ce même Jahrbuch est à l'agonie.

- L'API, survivant à cette discorde, est une API qui a renoncé à l'explosion interne : dans une première réaction au conflit avec Jung, - pour ne pas céder à la guerre, peut-être ? - , Ferenczi et Freud ont proposé une dissolution générale de l'Association Internationale. Dissoudre le groupe pour défaire le président, tout délier pour obtenir le dénouement. Ce à quoi Abraham s'est opposé, arguant du fait qu'il n'y a pas, dans les statuts, de clause permettant une telle dissolution. (Lettres de Freud et Abraham des 2, 4 et 6 novembre 1913).

Hypothèse : pour ne pas céder à la guerre, - à sa lenteur, à sa souffrance, à la désillusion qu'elle oblige, fragment par fragment - , mettre le feu aux poudres et éviter la guerre en brûlant l'objet du litige. Mais l'autre guerre, la grande, fut lente. Et tandis que la communauté n'a pas eu le temps de penser à Dresde sa finalité unifiée, c'est bien la survivance dans la désillusion dont héritera l'API.

Cet enfant est né non pas d'une mais de deux discordes, dont la seconde, hors les mots, fut, plus encore, une déliaison radicale, sans détour, du "en commun". De la guerre, il reste ce pas en-deçà, irréversible, tel que dans l'après-guerre la première tâche de la pensée analytique (ce qui fait aussi la première publication en commun après le traité de Versailles), concerne cette brisure, hors lien, hors rêverie, du traumatisme. Reconstituer le groupe, le lier à nouveau, fait partie de la tâche, c'est-à-dire des conditions nécessaires pour penser la déliaison. Mais le lien n'est plus celui forgé par le combat; il porte le délitement. Si, par exemple, le comité secret - le nerf de la lutte contre Jung - semble, à l'issue de la guerre, le noyau dur de la cohésion retrouvée, son existence récuse en même temps le pouvoir législateur de l'API. Instance en retrait des instances, elle marque le point de fracture de l'universalité en droit de la cause, là où l'API - c'est-à-dire la communauté dans son ensemble- cesse de légitimer en totalité le mouvement analytique.

Ceux qui avaient inventé l'Association Internationale furent ceux qui inventèrent le comité secret. Ils le conservèrent parce que la grande guerre leur en avait assez appris sur la défaite des liens. Et le comité signe en quelque sorte la reconnaissance de cette fragmentation-là, celle de la raison restituée au secret de son isolement. Mais les membres du comité tentèrent peut-être de lui opposer un autre secret : celui de l'intimité, que Freud nomme la fraternité et son charme 2.)

2) Comment comprendre autrement ce fait : la dernière personne, qui reçut en signe de reconnaissance un exemplaire de la bague, fut le médecin qui facilita chaleureusement le séjour de Freud à Berlin en 1925 durant la période très pénible où l'on fabriquait et ajustait sa prothèse (lettre au Dr Ernst Simmel du 11 novembre 1925).

En 1925, Freud écrit dans Selbstdarstellung : " La guerre mondiale, qui a détruit tant d'autres organisations, n'a pas eu de prise sur notre "Internationale". Admettons qu'elle a eu au moins cette prise de la laisser en vie là où les autres mouraient. Remarquons que "Internationale" est entre guillemets et que l'effondrement de la IIe Internationale³ est probablement à l'horizon de ce propos. Et faisons l'hypothèse que la guerre eut prise, malgré tout, sur le terme de "mouvement", cette "Bewegung" analytique, dont, onze ans plus tôt, Freud avait contribué à l'histoire et à son écriture, comme d'autres avaient contribué à l'histoire du "mouvement" ouvrier.

Ces "mouvements" se pensaient sous le signe unifiant du progrès émancipateur de la pensée et des hommes. Mais les humanistes votèrent les crédits de guerre.

Première question : l'API, organisation internationale, fut institutionnellement saisie par la désunion dans ce moment-là de son histoire. Mais la désunion n'est-elle pas celle qui, par les effets de l'inconscient même, œuvre la pensée de l'analyse, celle qui, faisant offense aux partages idéaux, confronte à la perte de l'objet ?

Deuxième question : être membre de l'API (ou s'orienter aux fins de le devenir), n'est-ce pas porter le paradoxe de cette naissance : entre l'universalisation d'une loi commune de la pensée, et le retrait de sa désunion ?

Troisième question : chaque combat au sein de l'API n'est-il pas une tentative de mettre fin à cette désunion en confortant les liens et en garantissant le pouvoir de légitimation du groupe ? Dans de tels combats, pour quelle loi commune se bat-on ? Quelques points cardinaux de la pratique ont fait l'objet des grandes batailles pour la définition du territoire. Mais la pensée de l'analyse, déplaçant toujours les localisations, n'a cessé de dérober les frontières aux fondateurs d'empire. Impliquant le détour, elle refuse toute capitalisation théorique et continue de porter en elle, comme sa condition nécessaire, la lisière et l'exil.

Mener le combat pour mettre un terme à l'exil ou bien faire de la désunion le centre la communauté ?

Laurence KAHN

3) Dernière Internationale socialiste (la III^e, nommée Komintern, sera fondée après la guerre et la révolution russe).

REFERENCES

(L. Kahn)

- K. ABRAHAM et S. FREUD, Correspondance, Ed. Gallimard, Paris
- M. BLANCHOT, La communauté inavouable, Ed. Minuit, Paris, 1983.
- P. FEDIDA, "De la haine à la guerre", N.R.P. , printemps 1986,
pp. 177-183 et la discussion autour de ce texte le 20 nov. 86.

- S. FREUD, Correspondance, Ed. Gallimard, Paris
 - "Histoire du mouvement analytique" in Cinq leçons sur la Psychanalyse,
P.B. Payot, Paris
 - "Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort", in Essais de psychanalyse,
nouv. trad., P.B. Payot, Paris.
 - Freud présenté par lui-même, nouv. trad., Ed.Gallimard, Paris

- E. JONES, La vie et l'œuvre de S. FREUD, I, II, P.U.F., Paris
- N. LORAUX, L'âme de la cité (à propos de stasis), conférence prononcée à l'APF le 24
mars 1987.

Jean Laplanche

L' IPA, pour quoi faire ?

En dire trop, ou trop peu ? Le caractère épineux du thème, lié à l'insistance d'autres tâches, m'aurait peut-être amené à réduire le trop peu à un rien, n'étaient deux stimulations fortes : le texte de Daniel Widlöcher, et mon récent séjour à Montréal lors du Congrès International.

Je remercie d'autant plus volontiers Daniel d'avoir mis en route la discussion, que mon appréciation des faits - surtout en ce qui concerne la conjoncture présente - est tout à fait différente de la sienne.

La question qui fait mon titre peut se diviser en deux : l'IPA pour quoi faire en 1963 ? L'IPA pour quoi faire, aujourd'hui ?

I - 1963. Pas question de reprendre une histoire, assez bien connue dans ses détails, très diversement appréciée dans ses mobiles. Je voudrais, simplement, accentuer quelques points, dans une optique qui ne peut être que subjective.

La demande de reconnaissance par l'IPA, Widlöcher la qualifie de "détonateur". Ici pas de grande différence avec lui, sinon pour proposer d'autres termes, "catalyseur", "leurre", "chiffon rouge", ou encore "releaser" comme disent les éthologistes.

Mais d'abord, ne pas oublier que Lacan n'était pas à la traîne dans cette démarche, même s'il laissait ses "élèves" œuvrer dans la politique quotidienne. Il est certain qu'il voyait là, à l'époque, la voie privilégiée d'une conquête, la porte à ouvrir pour la diffusion internationale de sa "cause" (identifiée à La "Cause"). Faute d'accéder à cette voie, Lacan et les zélés du lacanisme expansionniste en trouvèrent d'autres, depuis. La constitution explicite d'une ILA (International Lacanian Association) serait, dès longtemps achevée, n'étaient les dissensions internes. L'impérialisme idéologique institutionnel et politique est une des composantes indéniables du freudisme. Le lacanisme n'en est qu'une des manifestations les plus achevées.

Revenons à la demande de reconnaissance de la SFP. Sans sonder les mobiles de chacun, on peut bien affirmer que, parmi les "élèves de Lacan" ceux qui poussèrent à cette reconnaissance n'en attendaient aucun avantage personnel. Plusieurs motifs convergeaient : réparer la bévue de leurs

aînés (dont Lacan) qui avaient eu la sottise de démissionner en 1953, réintégrer une communauté de pensée et s'ouvrir de nouvelles possibilités d'échanges, faire reconnaître par cette communauté une Association bien différente de la SPP, où la pensée de Lacan jouait certes un rôle éminent, mais avec d'autres (Lagache, Dolto ...).

C'est ici que joue l'effet : "ruse de l'histoire". Les semaines, les mois de discussions internes et de négociations externes, les commissions et les dépositions, allaient catalyser, chez tous les élèves de Lacan directement impliqués, le dévoilement, la prise de conscience, la "prise" en conscience (comme on dit : la "prise" d'une mayonnaise) d'éléments jusqu'alors épars, mi-tus, ou considérés comme marginaux :

1° La pratique des séances courtes, voire ultra-courtes. Chacun pouvait se targuer d'avoir ou d'avoir eu, avec Lacan, des séances plus longues; mais les bouches s'ouvraient sur le remplissage des salles d'attente, les jeux de passe-passe entre deux portes etc.

2° Le brassage systématiquement entretenu entre l'analyse individuelle ("didactique", Lacan y tenait), l'enseignement (le Séminaire), et la manipulation de chacun, selon son idiosyncrasie, pour la plus grande gloire de la Cause et de son Prophète.

3° Mais surtout, le fait que Lacan n'était pas disposé à renoncer, en quoi que ce soit, à ces "pratiques", était, soudain, révélateur de leur importance. On percevait d'un coup ce qu'on n'avait fait que pressentir : au delà des apports théoriques (injustement mis au ban, pensions-nous) il y avait le lacanisme comme entreprise de pouvoir et d'inféodation, la propagation de la doctrine étant inséparable de l'allégeance personnelle, et cette dernière trouvant son meilleur instrument dans la pratique (au sens le plus large) lacanienne.

Ainsi, ce qui à nos yeux (à mes yeux) naïfs avait pu passer pour accessoire (les particularités d'un homme et d'une pratique) était devenu l'enjeu majeur ; la conception même du processus analytique y était en cause, analyse du patient et surtout analyse du "candidat". On en verra la suite tout à l'heure, car Lacan ne faisait que pousser à l'extrême ce qui est contenu dans la notion d'analyse didactique (la seule "vraie", selon lui) et probablement dans une des tendances majeures du freudisme lui-même : la subordination de l'analyse à une fin (¹) (fin noble : la propagation de la Cause) par le moyen de l'inféodation maintenue des "élèves".

II - Disons-nous que, l'IPA nous ayant servi à nous libérer d'un certain envoûtement lacanien, nous l'avons ensuite purement et simplement "jetée" ? Cela mérite pour le moins explication. Je poursuivrai celle-ci sur deux points : la conception de la formation - l'échange intellectuel.

1° Ce n'est pas un hasard si, dans les années qui suivirent la naissance de l'APF, une discussion portant sur les fondements mêmes de notre pratique a abouti à une réforme radicale dans la formation des analystes. On sait, pour le dire d'un mot, que cette réforme avait pour

objectif, et a eu pour résultat, de désenclaver au maximum l'analyse personnelle de toute immixtion institutionnelle et de toute subordination à une fin extrinsèque, fût-elle celle de former un analyste. Le fait que nous n'examinons les candidats qu'en fin d'analyse ou après celle-ci; le fait que le divan "d'origine" du candidat ne constitue ni un brevet de validité ni, à l'inverse, un obstacle rédhibitoire; le fait qu'aucune "admission à l'enseignement" ne vient contaminer et gauchir le processus analytique en cours; toutes ces règles s'ordonnent à un seul objectif : que l'analyse (de celui qui projette de devenir analyste) soit - enfin - rendue à l'analyse (2).
Alors, martelons les choses :

- Nous sommes les seuls au monde, à pratiquer ainsi. Bon nombre de Sociétés en sont encore à discuter des problèmes du genre : l'analyste du candidat peut-il et doit-il émettre un avis concernant l'habilitation ? Chaque fois où notre façon de procéder est explicitement exposée à un analyste ou à un groupe étrangers, la réaction oscille entre 1) la phagocytose, par refus de percevoir la différence ("mais, bien sûr, nous aussi, nous considérons que toute analyse est aussi thérapeutique" ! etc.), et 2) l'incrédulité ("Mais si ! Vous avez bien des didacticiens; seulement, vous les appelez autrement" etc.).

- Notre façon de pratiquer est opposée, aussi bien à la pratique lacanienne (dont l'idéal est de pousser au maximum la filiation didactique), qu'à la pratique Ipéiste universellement admise, qui n'a jamais mis en question la didactique (à laquelle on est admis, pour laquelle on est remis aux mains d'un didacticien), et qui ne cesse de tourner en rond les mêmes questions insolubles ("difficultés propres à", "spécificités de", "caractères du transfert dans" etc. l'analyse didactique); cautères sur une jambe de bois : mieux vaut la couper.

- Ne rappelons que pour mémoire, que la décision ne fut pas prise sans heurts à l'APF (avec deux grands types d'objections : " de toute façon", ça s'analyse - le fait d'entrer en didactique ; "de toute façon", il est naïf de prétendre supprimer par décret la volonté d'emprise de l'analyste sur son candidat), et qu'elle reste vulnérable (une décision de réintroduire "l'admission à l'enseignement" remettrait tout en cause).

Quels rapports de tout cela, avec l' IPA ?

J'en vois beaucoup, et majeurs.

Tout d'abord, notre conception est tout simplement ignorée, aussi bien par les individus que par les groupes ou par les instances. Sans doute, de temps en temps, notre mode de formation est-il décrit, de façon incomplète et abâtardie, dans tel ou tel "rapport" international : une variante, parmi d'autres, dans une multitude de "façons de faire".

Il y a là une méconnaissance fondamentale, dont sont complices toutes les

parties. J'en veux pour témoin principal les fameux "Pré-congrès", destinés à discuter de la formation. Il est demandé, on le sait, à chaque société composante d'y déléguer un certain nombre de "didacticiens", catégorie indiscutée, accessible au sens commun (ipéiste). Mais il est comique de noter la façon dont nous répondons : non pas par un "didacticien et didactique, connaissons pas ! on vous l'a déjà dit et on va encore vous l'expliquer", mais en nous efforçant de traduire "training analyst" dans le français APF; nous nous grattons la tête : sans doute veulent-ils dire : "contrôleurs" ou "analystes en exercice à l'Institut de formation" ou "titulaires" ? Traduction ethnocentrique, comme on dit (3); grâce à quoi on aurait beau jeu de nous rétorquer : allons donc, vous n'êtes pas si différents ! Vous avez bien des didacticiens, puisque vous en déléguez dans les Congrès !

En tout cas, j'ai du mal à retrouver là le narcissisme dont nous affuble Daniel : notre différence (qui n'est pas "petite", mais radicale), nous la mettons dans notre poche !

Sur ce point, fondamental s'il en est, la conception de l'analyse, nous voilà donc, au sein de l'IPA, parfaitement opposés à la pratique et à l'idéologie universellement régnautes ; mais, au nom d'une méconnaissance parfaitement entretenue par tous,... tout le monde l'ignore. Il faut bien avouer que, si cela se savait VRAIMENT, il faudrait sinon nous exclure (pratique, note Daniel, fort rare) du moins dire pourquoi on ne le fait pas.

2) Qu'en va-t-il, maintenant, des échanges intellectuels que l'IPA était censée favoriser ? Suffit-il de remarquer, comme Daniel, qu'après avoir découvert "les charmes des échanges internationaux", nous en sommes revenus aux "charmes du gallicanisme" ? Mais le point est de se demander quelles sont les raisons de ce prétendu repli ! L'explication par une crainte de l'étranger et par un narcissisme à bout de forces ... est un peu faible ! Ne serait-ce pas plutôt qu'après des années, malgré toutes les exhortations et malgré tous les efforts pour nous montrer présents sur la scène internationale, nous sommes forcés de nous rendre à l'évidence : l'Atlantique se comporte comme une membrane semi-perméable. Perméable, oui, dans le sens USA → Europe. Il n'est aucun d'entre nous, il n'est aucun analyste "moyen" qui ne lise, qui n'ait en tout cas quelque idée de la pensée d'un Kohut ou d'un Schafer; aucun qui ne puisse citer, et situer, une dizaine d'auteurs analytiques anglo-saxons de premier plan. Aucune revue qui n'en publie, chaque année, quelques articles. Les principaux livres sont traduits, diffusés, et font l'objet de compte rendus. Ecrasante serait la comparaison entre nos références aux auteurs anglo-saxons et leurs références aux français.

En revanche, combien d'entre nous sont-ils invités à présenter un des rapports majeurs aux Congrès Internationaux ? Combien d'articles passent-ils la barrière, dans les revues officielles, IJPA ou IR ? Combien, parmi les livres qui nous paraissent importants, sont-ils

traduits en anglais ? Et, lorsque nous sommes invités aux USA, n'est-ce pas généralement dans un cadre extra-analytique : départements de Langues Romanes ou de Philosophie dans les Universités, par exemple ?

Plutôt que d'égrener cette comparaison, laissez-moi faire allusion en quelques mots à une conversation "plus vraie que nature" : la rencontre, à Montréal, autour d'un guéridon de cocktail, avec un analyste du meilleur niveau et de la meilleure compagnie; didacticien, s'il vous plaît, à la Société de New York. Après l'échange de banalités, nous réitérons l'énoncé de nos noms, mal perçus au départ. Puis, reconnaissance : "Ah, vous êtes le Laplanche du dictionnaire de Laplanche et Pontalis (sic); c'est un très bon text-book pour enseigner l'ego-psychology, je le conseille à mes étudiants ... (avec une réserve :) just a little bit too kleinian, isn't it ?" . J.B.P. me dira s'il préférerait ne pas être cité plutôt que de se trouver ainsi enrôlé sous la bannière de l'académisme régnant ...

La conversation, fort aimable car il était difficile d'ébranler ou de choquer cette montagne de certitudes, se poursuit, précisément sur les échanges internationaux. Il y apparaît, à l'évidence que notre collègue serait bien en peine de citer, ne serait-ce que le nom, de deux ou trois auteurs psychanalytiques francophones. Ah si ! J'oubliais : Lacan. Et de se tourner vers son épouse pour expliquer : "un type qui faisait des séances de 5 minutes".

J'en passe et des meilleures, dans cette conversation instructive, car je n'ai pas le talent du conteur. Il ne m'appartient pas non plus de faire la psycho-sociologie de tout cela, une sociologie qui dépasserait largement le cadre des Sociétés d'analyse. Je ne prétends pas qu'il n'y ait de nombreuses exceptions à cette culture à sens unique (pour ne pas dire : inculture) qu'il faut bien constater. Il est des individus, des groupes même, qui s'intéressent à la psychanalyse française, mais bien marginaux par rapport à l' IPA même s'ils en font partie, bien isolés dans la grande masse. Une grande masse qui fait dériver de plus en plus ce qu'elle nomme encore "ego-psychology" en direction d'un scientisme pseudo-expérimental et résolument anti-"herméneutique", mais non moins résolument opposée à tout approfondissement du freudisme ; une masse qui condamne volontiers les 3/4 de l'œuvre de Freud comme fantaisies d'un illuminé, et qui se laisse aisément persuader que "à l'Est rien de nouveau" (4).

L' IPA, nous y sommes. Rien ne s'oppose à ce que nous y restions, mais : sans illusions sur le progrès de l'analyse et sur la fécondation réciproque des idées qui seraient à en attendre; sans compromissions non plus; souvenons-nous que les plus surnoises sont les compromissions gratuites, celles auxquelles rien ne nous contraint. Elles nous guettent de toute part : sur la pratique des non-médecins (volens nolens, l' APF est solidaire de l' IPA, dans le procès qu'elle mène aux côtés de

l'Association américaine?, sur la "didactique", sur la tentation sans cesse renouvelée, d'obtenir, au plan national, une "appellation d'origine contrôlée"; sur les anathèmes lancés sans examen contre telle ou telle entreprise, dès lors qu'elle n'aurait pas le label; sur le désir de parler d'une seule voix avec la seule autre association française "reconnue", etc.

Rester dans l'Institution, sans pour autant se percevoir comme investi par elle du droit et du devoir de parler au nom de la Psychanalyse ... sans doute est-ce possible ?

Jean Laplanche

NOTES :

(1) "... sur l'hypothèse de l'inconscient nous pouvons édifier une pratique couronnée de succès, par laquelle nous influençons, au service d'une fin (zweckdienlich) le cours des processus conscients". L'Inconscient, chap. I.

(2) Qu'on m'entende bien : je n'idéalise pas ce qui se passe concrètement, je montre comment nous avons tenté d'aménager, au maximum, un espace pour ... une analyse possible.

(3) "He had bacon and eggs" traduit par : "il prenait son café au lait".

(4) Opinion dans laquelle, ne pourrait que les conforter dans la "Monographie éducative", n° 1 de l'IPA, parue pour le Congrès de Montréal, la façon dont un de nos éminents et proches collègues, écarte d'un revers de main "toutes les contributions françaises non-lacaniennes" (à la théorie de l'instinct ... ou de la pulsion - on ne sait) : "since their reformulations of Freudian theory do not substantially call its fundamentals into question, I shall not consider them in detail here" (André Green, p. 153).

Dès lors, traduire, en anglais, "La pulsion pour quoi faire ? " , pour quoi faire ?

Didier Anzieu

POUR L'I.P.A. et CONTRE LACAN

J'ai partagé avec Daniel Widlöcher l'essentiel de l'histoire qu'il rapporte fort bien dans son texte "APF idéale et idéal de l'IPA", à cette nuance près que j'ai décliné d'exercer des fonctions administratives au sein de l'IPA ou de la FEP. J'ai fréquenté avec plaisir beaucoup de congrès internationaux : quand bien même ils ne m'apprenaient rien de nouveau, ils me remettaient en tête des idées, des constats, des façons de travailler qui rafraîchissaient ma pratique et relançaient ma réflexion. J'y ai rencontré, provenant de pays étrangers, de véritables collègues, courtois, travailleurs, réfléchis, désireux d'échanger, ouverts à la culture française, qui se questionnaient et me questionnaient et avec lesquels la communication souvent passait mieux qu'avec mes confrères de l'Hexagone. Ensemble, nous retrouvions, par delà les différences culturelles, notre identité facilement vacillante d'analyste, notre conviction de l'universalité de l'inconscient, notre résolution et notre humilité face à la pathologie psychique.

Je suis d'accord avec Daniel Widlöcher sur l'analyse, qu'il ébauche, des motifs qui poussent une majorité de membres de l'APF à s'écarter de l'IPA et je ne me sens ni apte ni disponible à parfaire l'analyse de cette situation. Puisqu'un vif intérêt se manifeste actuellement envers l'histoire de la psychanalyse, ma meilleure manière d'y contribuer me paraît être de rééditer un document qui a un peu plus de vingt ans. En 1966, paraissait au SEUIL le gros volume des Ecrits de Jacques LACAN. La Quinzaine Littéraire ouvrit un débat sur Lacan, qui parut dans le numéro 20, daté du 15 janvier 1967. Charles Melman avait rédigé le volet Pour ; j'avais été chargé d'écrire Contre (avec un sous-titre, Une doctrine hérétique, dû à la Rédaction du magazine et non à moi). Est-il besoin de préciser qu'aujourd'hui je formulerais pour une bonne part autrement mes critiques à Lacan ? Mais je me suis interdit toute modification, même minimale, de mon texte d'alors. Notons qu'il ne comporte aucune allusion à l'IPA. Son utilité du point de vue historique me semble avoir été d'alerter le public cultivé sur les réserves qu'appelait le lacanisme au moment où Lacan devenait une star médiatique et, en donnant l'exemple, d'ouvrir la voie aux critiques plus complètes, plus approfondies qui ont paru depuis.

Voici ce texte :

CONTRE LACAN : Une doctrine hérétique

Le psychanalyste qui, depuis quinze ans, se tient au courant des publications dans son domaine, et qui n'a pas manqué de suivre pendant plusieurs années le séminaire de Jacques Lacan, avant de s'en retirer discrètement quand force lui fut de se rendre à l'évidence d'une triple déviation de la pensée, de la parole et de la pratique, un tel psychanalyste a vite relu les *Ecrits* que Jacques Lacan vient de rassembler en un gros volume aux Editions du Seuil.

Les inédits en représentent à peine un dixième; encore sont-ils le plus souvent de brèves notices d'introduction aux chapitres entre lesquels cette masse est découpée, selon l'ordre à peu près chronologique. Les articles publiés par Lacan entre 1936 et 1966 (il n'a produit aucun livre depuis sa thèse de médecine en 1932) y sont réunis parfois avec des variantes. Notons toutefois l'absence inexplicable du texte "Some reflections on the ego" paru jadis dans *l'International Journal of Psycho-analysis*. La présentation analytique de son système, l'auteur l'abandonne dans les dernières pages avec une évidente mauvaise grâce à un jeune disciple philosophe, sans expérience pratique de la psychanalyse.

Lévi-Strauss

L'intention de Lacan, telle qu'il en fait pour lui-même la découverte au fil de ces pages, est avant tout épistémologique. Il s'agit de rien moins que de formaliser la psychanalyse. Dénonçant les modèles biologiques et psychologiques, Lacan tente d'appliquer à l'inconscient les lois logiques précises qu'un Lévi-Strauss a décrites récemment dans la *Pensée sauvage* et que les formalistes russes avaient anticipées depuis plus longtemps avec l'analyse linguistique. "*Rien du désir, qui est manqué, ne peut être pesé, ni posé dans des plateaux, si ce n'est ceux de la logique.*" (P. 179). Cette formalisation, malheureusement, se cherche et varie tout au long de ces textes, malgré la clôture affirmée du système. Lacan s'en autorise toutefois dans son principe pour engager une entreprise philosophique, qui est de renouveler le statut du sujet : le sujet qui construit la science serait le même que le sujet qui parle lorsqu'un patient est en psychanalyse. Le système de Lacan se referme ainsi sur lui-même et mérite pleinement l'appellation de scientifique : non seulement la psychanalyse, source de scandale depuis trois quarts de siècle, réintégrerait le giron de la science assurée et reconnue, mais,

bien plus, traitant de l'esprit humain dans ses arcanes, elle assurerait à tout savoir son fondement. Les idéologues, au déclin du XVIIIe siècle - Cabanis, Lavoisier, Laromiguière, Maine de Biran - ne pensaient pas autrement : pour eux, l'idéologie, c'est-à-dire la science de la décomposition de la pensée par analyse, allait apporter la connaissance du mécanisme de toutes les connaissances. Après, on pourrait aller dormir tranquille. Est-il besoin de rappeler que le progrès scientifique et philosophique au début du XIXe siècle a fait long feu de cette utopie ?

Le miroir

Lacan, c'est la nouvelle idéologie, c'est la décomposition de la psychanalyse, au double sens de ces termes. Depuis 1900, la psychanalyse a beaucoup apporté à la psychiatrie, à la psychologie, à la pédagogie, à l'ethnologie, aux sciences humaines ainsi qu'à la littérature, au cinéma, aux arts plastiques. Elle a encore beaucoup à apporter et dans d'autres domaines, comme la découverte scientifique, la logique, la musique, la linguistique, l'économie politique. Mais chaque fois qu'un psychanalyste a procédé à la démarche inverse, chaque fois qu'il a dénaturé la spécificité de l'expérience psychanalytique, qui est celle du complexe d'Oedipe, pour satisfaire à un modèle étranger : l'histoire des religions avec Jung, le culturalisme avec Horney, Fromm, Sullivan, et j'en passe, la combinatoire, la topologie, la logique symbolique, avec Lacan, un tel psychanalyste sombre dans l'hérésie.

A reprendre d'une traite tous ces articles selon la diachronie, une constatation s'impose qu'une première lecture fragmentée sur des années pouvait encore laisser en suspens : nous assistons pas à pas à la généalogie d'une dissidence.

Le fond des dissidences psychanalytiques vient de ce que la connaissance de l'inconscient est par nature malaisée, que chaque analyste, eût-il relu tout Freud, est un perpétuel commençant, selon l'expression qu'un disciple de Husserl appliquait au philosophe, et que, sans une confrontation régulière de ses cas, de ses lectures, de sa technique avec ses pairs, le propre inconscient de l'analyste finit par le jouer. Etre analyste, c'est laisser parler l'inconscient, chez l'autre et chez soi-même, et l'entendre. S'il advient qu'au lieu de le laisser parler, on le laisse agir, cela donne des accidents chez les patients et des dissidences chez l'analyste. Parmi les dissidents, certains ouvrent une école et enseignent à des disciples une conception affichée comme nouvelle de la psychanalyse. En fait, à peine ont-ils disparu, l'école se désagrège,

la formation pratique qui en est issue en deux générations dégénère et les ouvrages parfois brillants qu'ils ont produits, très vite, personne ne les lit plus. A notre époque, on ne brûle plus, Dieu merci, les hérétiques; ils se consomment d'eux-mêmes, après que leur propre brasier qu'ils ont allumé a produit quelques éclats au mirage desquels plusieurs se laissent un moment fasciner.

Une doctrine psychanalytique hérétique se reconnaît tôt ou tard à ce que son auteur reconstruit toute la psychanalyse à partir d'une donnée exacte mais mineure et que l'attention prêtée à cette donnée est déplacée d'un fantasme dont l'auteur n'a pu soutenir la reconnaissance. Ainsi Adler et Jung privilégient, l'un le complexe d'infériorité, l'autre les archétypes collectifs. Wilhelm Reich privilégie l'armure du caractère et l'orgasmothérapie. Rank, le traumatisme de la naissance, Karen Horney l'intériorisation des contradictions sociales et culturelles, Jacques Lacan le stade du miroir.

Cette même cause explique à la fois la position de retrait des dissidents, où les tient la communauté psychanalytique internationale unanime (Lacan s'est retiré de celle-ci dès 1953, une tentative de réintégration menée par un groupe de ses amis ayant échoué en 1963) et le succès mondain de leur enseignement écrit ou oral : l'habillage de la psychanalyse transforme en faveur la résistance du public à sa vérité nue. Bien des habits ont été coupés aux mesures de cette résistance : ils sont chaque fois pris dans le commerce des idées propres à l'époque.

Le fil directeur de l'hérésie lacanienne est une illusion optico-géométrique, qui apparaît dès le stade du miroir en 1936. Lacan emprunte l'idée de ce stade à Wallon et en complète judicieusement l'interprétation en montrant, dans la reconnaissance par l'enfant de son image spéculaire, une unification du pré-moi corporel morcelé et un développement nouveau de la dimension imaginaire, conjonction qui constitue le soubassement du narcissisme. Mais Lacan privilégie aussi une propriété physique de l'image spéculaire, qui est sa symétrie par rapport à un plan (par exemple le bras droit du sujet devient le bras gauche de son image spéculaire). A partir de là, Lacan va, par un jeu qui ressemble à un jeu de mots, affirmer le caractère *illusoire* du moi humain et revenir à la tradition janséniste du désir conçu comme la fascination du manque. Pour lui, le destin humain commencerait là, plutôt qu'à ce qui a pu se jouer entre le petit et sa mère. La mère est d'ailleurs dans l'œuvre de Lacan la grande absente et l'accent mis plus tard sur le nom du père ne semble l'avoir été si fortement que pour prévenir le retour de l'image terrifiante de la mauvaise mère archaïque.

L'étape suivante de l'élaboration lacanienne, préparée par une réflexion sur les apories logiques, tente d'intégrer à la théorie psychanalytique les faits de langage. Freud avait tôt signalé que l'apprentissage du langage entraînait chez l'enfant une restructuration des traces mnésiques et des représentants psychiques de la pulsion sous la forme de scénarios fantasmatiques. Mais il y a un écart radical entre la linguistique et la psychanalyse : la première ne connaît que des formations verbales achevées; la seconde traite de processus psychiques ante ou infra-verbaux et se donne pour but d'amener le sujet à la possibilité effective de les formuler à lui-même et aux autres. La recherche interdisciplinaire autorisant maintenant tous les excès, Lacan passe outre cette différence de nature et transpose le structuralisme linguistique dans le champ de la psychanalyse. Cela nous vaut une définition de la communication où se retrouve le schéma de l'illusion optico-géométrique : *"Le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous forme inversée"*. (P.298)

Dès lors, les textes de Lacan s'enrichissent de références multiples aux "curiosités" logiques ou physiques : l'anamorphose (illustrée par l'illusion du bouquet renversé sous un vase et dont un miroir concave rétablit l'image juste au-dessus), la combinatoire (représentée par le jeu de l'Ane rouge, dont le signifiant ne détourne pas certains psychanalystes lacaniens de jouer aux théoriciens de la révolution culturelle), la surface de Moebius (anneau géométrique constitué par une bande retournée une fois sens dessus dessous; c'est-à-dire qu'elle réalise une symétrie inversée continue de l'intérieur et de l'extérieur), etc.

Les premiers textes

Mais on sait qu'il n'y a, à sa racine, de curiosité que sexuelle. L'allusion un rien grivoise au doigt du gant qu'on peut retourner, ou à la refente du sujet sur le manque à être de laquelle celui-ci érige l'imaginaire d'un phallus le confirme : la philosophie de Lacan est l'élaboration d'un fantasme que les hommes aiment à projeter sur les femmes et qui leur impose cette question : pourquoi y a-t-il une symétrie inversée des deux sexes ?

A cette lézarde croissante dans la pensée correspond, nul ne s'en étonnera, une destructuration progressive du style. Les premiers textes, ceux de 1936, de 1945, sont parfaitement lisibles, puis la syntaxe se désarticule et le vocabulaire devient l'objet de jeux d'allitérations de la forme et d'altération du sens. A cela, Lacan objecte que la syntaxe et les signifiants de l'inconscient seraient autres que ceux de la pensée consciente, que l'ellipse du style doit être imposée à l'élève psychanalyste comme condition d'accès au langage de l'inconscient. De cet

argument il conviendrait de faire justice une bonne fois. Il est incontestable que l'inconscient s'exprime volontiers par le biais de la méprise, par la ruse du double sens, par l'ambiguïté de l'équivoque, par les pictogrammes du rêve ou encore par les figures de rhétorique érigées en mécanismes de défense. Il est tout autant vrai que l'affectation verbale, les jeux du langage, le flatus vocis, la jargonophasie, la sophistication, le maniérisme, l'archaïsme, l'amphigouri, les gargarismes du gongorisme et les interversions qui changent les mots en mélo — toutes qualités que le narcissisme d'un Saint-John Perse a su faire converger dans une des écritures poétiques les plus éclatantes — il est non moins vrai donc que dans la communication scientifique, ces qualités deviennent défauts et que l'expérience clinique nous enseigne à voir en elles d'abord une résistance à la transparence. L'inconscient n'est pas langage; le langage peut être utilisé par l'inconscient pour s'affirmer, mais aussi par le moi pour le masquer.

Vision tragique

Par ailleurs, le psychanalyste n'acquiert point son art en suivant un enseignement du type Zen ou à base de discours hermétiques, prometteurs d'une substantifique moelle à qui saurait en ronger l'os au bon endroit et où chacun apprend plutôt à cracher des dents cassées. Le psychanalyste qui pratique son art avec bonheur — c'est-à-dire en y trouvant son bonheur en même temps qu'il rend possible à ses patients d'inventer le leur — y parvient par sa présence humaine disponible à se laisser toucher profondément par les désirs et les angoisses de l'autre, par une tension de transparence qui lui fait reconnaître en lui les effets de l'inconscient de l'autre et par la formulation clarifiante communiquée opportunément, qui lève une difficulté précise liée chez cet autre à son conflit défensif. Et l'analyste heureux laisse à la fin aller librement son malade ou son élève, sans le retenir dans les replis d'une interminable dépendance à une idole, une logique ou un langage.

Concluons. Cette vision tragique de l'homme selon Lacan, cette recherche désespérée d'une pensée qui s'épuise en fragments de séminaires et d'écrits où elle se rejette sans avancer, cette insistance sur le manque de l'être que décalque le vide croissant du discours, cette terre toujours promise et toujours différée d'une vérité originelle qui serait un jour dite à qui l'accompagnera

assez loin, tout cela évoque deux vers de Valéry dans le "Cimetière marin" :

*Amère, sombre et sonore citerne
Sonnant dans l'âme un creux
toujours futur*

Le titre du poème nous invite à porter le salut douloureux qu'appelle, lorsqu'on ne peut plus l'empêcher, le naufrage des capitaines voués à être grands s'ils n'avaient perdu la route.

Didier Anzieu

Marie Moscovici

A PROPOS D'IDEAUX.

La question qui nous a été posée, pour ce numéro de Documents et Débats, était celle des rapports, hier mais surtout aujourd'hui, entre les analystes de l'AFP, de toutes catégories, et l'IPA - dont le choix de la rejoindre a marqué la fondation de l'APF en 1964. A ce sujet, je n'ai actuellement aucune réflexion claire à fournir, en tout cas par la voie directe. Il m'est seulement possible de me poser quelques questions par une voie indirecte, celle de quelques "faits" descriptivement constatables dans la situation de l'APF à ce jour. En effet, le problème de ce en quoi consiste l'appartenance à l'IPA et ses effets sur chacun d'entre nous me paraît difficile à traiter si l'on ne se pose pas d'abord le problème de la communauté restreinte que nous sommes — problème qui est loin d'être pensé et encore plus loin d'être résolu, si tant est qu'il faille qu'il le soit ou que même il puisse l'être.

On peut prendre pour point de départ d'un questionnement deux constats d'une grande banalité et, déjà, d'une assez longue pérennité. Du côté des analystes en formation, et alors que leur nombre a considérablement augmenté malgré un recrutement pourtant réputé sévère, l'enseignement (et même les activités "scientifiques") est toujours aussi faiblement fréquenté et investi, alors que le "cursus" de formation est fortement valorisé, du moins par ceux qui s'y engagent - car il y a, là aussi, une différence notable entre le nombre de candidats admis à la formation, et ceux que l'on retrouve en formation. Différence que la difficulté de trouver des patients (indéniable) n'explique peut-être pas à elle seule. Du côté des membres de l'APF, dont le nombre augmente légitimement plus lentement, mais il augmente, la participation aux activités d'enseignement est toujours aussi restreinte et, grosso modo, toujours prise en charge par les mêmes. En revanche, ceux qui acceptent les tâches de formation et celles de la gestion des "affaires" s'y consacrent manifestement avec ardeur - mais là encore, un certain nombre rechigne à s'y engager.

Année après année, les mêmes remarques sont faites par les présidents, conseils, comités de l'enseignement, successifs. Conseil après conseil, on tente de trouver des solutions "techniques" qui améliorent les choses (invention des "jeudis sur textes", tentatives de débat avec des représentants d'autres disciplines, etc.), mais la situation et surtout l'état d'esprit général restent les mêmes. Y penser n'est pas une nouveauté, pourtant il faut

continuer d' y penser. Les analystes "seniors" ne sont d'ailleurs pas les seuls à devoir s'affronter à ces questions : les analystes en formation paraissent ne pas pouvoir s'en dispenser, pour peu qu'ils regardent autour d'eux, et en eux.

Je ne crois pas avoir à dire grand chose de neuf à ce sujet : je peux seulement me livrer à quelques remarques - en ordre dispersé.

L'histoire de l'APF n'a pas été suffisamment faite pour que l'on puisse savoir ce qui a véritablement causé le désir de rattachement à l'IPA de ceux qui ont choisi de quitter Lacan pour cette raison même (sans doute les "causes" individuelles étaient-elles diverses, pour ne pas dire antagonistes dans leur fond : cela, reste à voir, ou à ne pas voir). Mais une seule chose me paraît sûre, et je suppose qu'elle l'a été pour tous : un désir commun d'améliorer la formation, de former plus rigoureusement et plus complètement les analystes qu'ils ne l'avaient été précédemment, a dû animer les fondateurs de l'APF. L'IPA a pu symboliquement signifier cela. Par ailleurs, les mêmes fondateurs ont pu, en tout cas certains d'entre eux, ressentir un trop-plein d'accent mis sur le théorique, sur le doctrinal, dans l'enseignement de Lacan. Quoi qu'il en ait été, et par une sorte de retour du pendule vers ce qui avait peut-être dominé la SPP, quittée en 1953, l'accent était mis désormais avant tout sur une sorte de "technicité" de la formation. On peut faire l'hypothèse que c'est cela qui aurait commandé non seulement l'abandon de l'analyse didactique (qui a sûrement aussi d'autres raisons), mais encore les nouveaux statuts de la formation en 1972-1973, qui créent des formes différentes de la didactisation des analystes en formation, avec accentuation des modalités des contrôles et de leur validation.

A partir de là, et avec d'incontestables bonnes intentions, le poids le plus fort est allé du côté de la pratique des contrôles, pour les formateurs comme pour les analystes en formation. Une grande quantité d'énergie s'est dépensée de ce côté-là - amplifiée encore par une crainte, certainement réactionnelle à l'impact personnel qu'avait exercé Lacan sur tous (même ceux qui usaient leurs forces à tenter de s'en défaire), de l'apparition, en eux et surtout chez "les autres", des "abus de transfert", qui auraient mené à des maîtrises excessives, à des effets de "bande", à la "théorisation" de tel ou tel. Il y a eu là un long combat, d'abord observable, ensuite plus souterrain. On en voit encore les reliquats, dans les rapports présidentiels successifs, qui se félicitent que l'APF ait évité ces excès de transfert, avec les excès de "pouvoir" qu'ils impliquent. "Ni Dieu ni Maître" aurait été notre fière devise, avec "pluralité des points de vue" et "liberté d'allure". On aimerait pourtant pouvoir se targuer d'autre chose que d'un évitement réussi.

Il ne s'agit pas de se livrer à la critique, mais d'accepter les interrogations. Car il faut aussi mentionner un des contre-pieds de cette préoccupation latente ou patente : c'est la dispersion des "théoriseurs"(dans cette

activité-là) à l'extérieur de la communauté APF. Ce qui est peu ou prou traité avec prudence dans l'institution, se déploie joyeusement ailleurs : université, directions de revues, fort engagement dans l'activité d'écriture. Dans ce domaine, nul ne contestera la considérable vitalité des gens de l'APF - alors même que ce dont on se plaint est le manque de vitalité dans l'APF elle-même. Daniel Widlöcher fait remarquer, dans son texte ici même que, si "le développement de la psychanalyse (dans l'APF) n'est pas notre souci majeur", (ce qu'évidemment il déplore, et je le suis sur ce point), c'est peut-être, en raison "du fait bien connu que la plupart des membres seniors de notre association ont des activités nombreuses hors de la vie de notre association". Fait qu'il met en relation avec un certain repli narcissique de l'APF sur elle-même (formulation à laquelle je souscris également). Mais ne peut-on aussi poser la question dans l'autre sens : un certain état de nivellement des débats et de modération craintive des ambitions, par peur des prises de pouvoir (fussent-elles intellectuelles), n'est-il pas la cause de la dispersion à l'extérieur des activités proprement enseignantes, ou d'une plus libre circulation de l'originalité de chacun ?

Dans les assemblées générales, on entend des membres "seniors" (et pas si vieux que ça) déclarer volontiers : "Nous avons fait notre devoir, nous sommes las de nos charges, à votre tour", s'adressant à des "jeunes", dont les plus jeunes ont un minimum de 40 ans. Ce qu'ils transmettraient ainsi à leurs successeurs, analystes en formation et membres récents, aurait, si on les en croyait, un visage bien morne et bien pesant. On est heureusement rassuré quand on constate la vivacité et la vitalité dont ils témoignent - ailleurs.

Nous aurions tort de nous déchirer sur ces constats, d'y voir des procès d'intention ou ad hominem. Encore plus tort si nous prétendions que les analystes de l'APF ont véritablement renoncé à "la chose" (*die Sache*) psychanalytique et à sa doctrine, sans laquelle ne vit pas sa pratique, pas plus que ne vivrait sa doctrine si elle ne se nourrissait sans cesse de sa pratique. Un analyste, c'est avant tout quelqu'un qui travaille avec ses patients. Mais en retour, ce ne sont pas - ce ne sont plus - ses patients qui lui apprendraient tout. Et lui, l'analyste, ne l'est pas s'il se croit, ou s'il est, table rase par rapport à la pensée psychanalytique, à son attachement à cette pensée, sous ses divers aspects. Dans des formes de plus en plus "techniques" ou "technologiques" de gestion de la formation, où peut-être un certain mouvement de l'histoire, dans l'APF et dans le champ social, nous a entraînés, ne nous attachons-nous pas plus à l'activité de formation qu'à ce à quoi nous formons et qu'à l'objet de cette transmission. Peut-être nous faut-il nous ré-interroger, à ce moment de notre histoire, et dans l'état des choses actuel, sur nos objectifs et, justement, ce qu'il en est de nos "idéaux", en tant que membres et analystes en formation d'une communauté analytique. Sans quoi, on peut légitimement se demander en quoi nous serions une communauté, et quels sont nos enjeux.

François Perrier disait autrefois que pour être analyste, il fallait au minimum un patient et un collègue. Le collègue, c'était pour parler, penser, débattre, des processus psychanalytiques - dans le patient et en nous, entre les patients et nous, et entre nous - : il s'agit de la théorie de l'inconscient et de ses effets, au delà des "contrôles". Un autre fameux "senior", un peu désenchanté, faisait état du fait qu'au train où allaient les choses, une société d'analyse n'aurait plus besoin que d'un secrétariat et d'une administration. Nous avons intérêt à ne pas craindre d'aborder ces questions dans leur réalité pour nous tous et pour "la chose", sans nous accuser mutuellement les uns les autres. Sans quoi, un certain académisme, déjà en marche, s'installerait : c'est-à-dire tout ce qu'autrefois, en 1953, un certain nombre ont voulu fuir. Pourquoi s'intéresserait-on à l'institution internationale ou locale, si elle se referme sur des questions de label, de reconnaissance, de destin curriculaire individuel ? Si elle se corporatise ?

Et on peut se poser la question, en revenant au point de départ concernant l'enseignement : comment se fait-il qu'un groupe composé d'un grand nombre de gens remarquables ait si peu de vitalité dans son fonctionnement ? Et une autre encore, à partir d'une remarque que tous peuvent faire s'ils parcourent par exemple les premiers séminaires de Lacan : à la fin des années 50, Anzieu, Pontalis, Granoff, Perrier, Leclaire, d'autres encore, étaient les interlocuteurs privilégiés du terrible "Maître". Ils avaient à peu près 30 ans. Ils n'étaient pas titulaires. Avaient-ils peur ? Étaient-ils écrasés de soumission et retranchés dans un silence inhibé ? Nous savons bien que non. A quoi cela tenait-il ?

Que l'on regarde aujourd'hui les réunions scientifiques de l'APF. En principe "débarrassés" des maîtres et des ténors (ce qui était l'un des buts visés), qu'en est-il de nos débats ? Faut-il préciser que ce n'est certes pas le fait que les "anciens" aient autrefois quitté Lacan que l'on doit déplorer. Mais qu'est-ce qui, au cours des ans, a progressivement été mis sous le boisseau ? Qu'il y ait eu formation réactionnelle et appui sur des buts qui avaient fait grandement défaut dans les dernières années de la SFP, c'est plus que compréhensible. On peut néanmoins regretter qu'ensuite se soit installée une atmosphère quelque peu contrainte, encore présente presque vingt-cinq ans après. N'est-ce pas plutôt la pesée du cursus qu'il faut maintenant interroger (transfert sur les contrôleurs, obsession de la validation, accentuation des étapes hiérarchisées) ?

Était-ce évitable ? Nul ne le sait. Mais aujourd'hui, mieux vaut peut-être faire un bilan lucide, plus pessimiste qu'optimiste à ce jour (fût-ce en forçant le trait), si nous voulons nous réveiller, et dans l'AFP. Y réfléchir incombe autant aux analystes en formation qu'aux analystes avancés.

Pour en revenir au questionnement initial : pourquoi aussi peu d'investissement des rapports avec l'IPA ? Peut-être parce que nous sommes devenus comme est devenue l'IPA, axés avant tout sur les modalités de la formation et la gestion des situations actuelles dans ce qui est presque devenu une corporation. Le pouvoir psychique des "instances" d'évaluation n'est alors peut être pas moindre ni moins redoutable que celui que l'on craignait chez d'éventuels "ténors". Ce pouvoir occupe sourdement tous les esprits, fût-ce dans sa dénégation, dans toutes les situations de la vie institutionnelle, et de ce fait les rend exagérément instituées.

Dans l'insistance de cette visée même (former et gérer), nous payons en actes notre tribut à l'IPA, même si nous nous sommes donnés une formation originale et sans soumission littérale à ses règlements. Il n'était peut-être plus indispensable (ce n'est qu'une hypothèse) de le payer en mots, en échanges, une fois effectué le sacrifice fondateur - non pas en la personne de Lacan, mais dans ce qui s'est trouvé simultanément mis quelque peu à l'arrière-plan, dans la vie collective de notre association.

Le 17 septembre 1987

Marie Moscovici

Bernard Jolivet

A PROPOS D'UNE QUESTION

S'il est une préoccupation constante dans une institution quelle qu'elle soit, c'est bien la participation de ses membres aux activités institutionnelles, par quoi se prouvera le bien-fondé de l'institution, de ses moyens et de ses buts. Vient-elle à manquer, le doute et la mélancolie s'installent au niveau des instances dirigeantes qui s'efforceront alors, par un moyen ou un autre, de relancer l'intérêt et susciter l'ardeur. Rien que de bien banal dans tout cela et il n'y a aucune raison pour qu'une institution psychanalytique y échappe et il n'est pas de Conseil d'Administration dans leur succession qui n'ait pas soulevé le problème de la participation et proposé des remèdes divers.

Ce qu'on nous demande ce jour, c'est d'étendre notre réflexion à une institution élargie, susceptible d'extérioriser cette question de la participation. Pourquoi pas, à condition que cette dynamique, dont on dit qu'elle pourrait (ou a pu) nous faire perdre notre identité, n'occulte pas un des problèmes vécus au quotidien, celui de la participation au sein même de la petite institution que nous formons. La tentative de rechercher à l'extérieur les causes d'un mal ou d'un dysfonctionnement est bien connue.

Les remèdes proposés furent, comme je viens de le dire, divers avec des résultats assez constants dans leur modicité, mais c'est bien la première fois, à ma connaissance, qu'une participation est provoquée par une question sur les origines. Car il s'agit bien de cela comme l'indique d'ailleurs la lettre qui nous est envoyée.

En cela, il y a quelque violence. Certes, les temps ne sont plus où un lourd silence pesait sur des "secrets", dont certains n'étaient d'ailleurs que de "polichinelle", de multiples écrits ont, par des éclairages divers, permis de construire l'histoire, Reste à savoir si c'est la bonne et, a fortiori, si cette question garde le même impact. Donc, plus personne ne peut ignorer le théâtre, les scènes, les personnages, on peut donc historiciser, mettre au besoin en images d'Epinal, c'est nécessaire, sinon à nos propres économies, au moins pour les économies des acteurs et des institutions qu'ils dirigent, ce qui n'est pas la même chose. Car en fait, s'il est nécessaire de réintégrer l'histoire dans la vie d'une institution, ce n'est pas la même qui intéressera le sujet. Ainsi ce qui sera bouclé dans l'historique restera question, demande, toujours agissante pour l'individu. Je veux dire par là que ce qui entraîne la dynamique d'une reconnaissance, si elle peut être satisfaite au niveau de l'institution, ne l'est pas toujours au niveau du sujet. En d'autres termes, on a toujours besoin d'une A.P.I. Chez soi...

Vue d'en haut, c'est à dire du côté de l'idéal, le spectacle est assez affligeant mais pas plus que celui que nous offre *n'importe quelle institution* observée dans le continuum de temps nécessaire. C'est un leurre de penser (ou une illusion nécessaire) qu'une communauté d'analystes puisse échapper aux bouillonnements institutionnels inhérents à ce qui s'institue dans l'ordre, la loi, le dogme. S'instaurent, inéluctablement, des pratiques qui ont à appliquer la Loi et à dire le Droit et à trouver les références (révérences) nécessaires à cette construction. Il faudra en toute nécessité, désigner les clercs et les laïques, instituer des rituels, fixer les inter-dits, attribuer les récompenses et infliger les punitions. Autour du texte sacralisé, seront agencées l'exégèse, l'analyse des mots et les recherches de sens ... à l'infini. Toute institution-a son corps dogmatique, du moins je le pense, qui régit les pratiques. Que par filiation, cousinage ou simple emboîtement de proximité elle cherche à être "reconnue", me paraît se situer dans la logique d'un groupe humain.

Où le problème prend une allure plus particulière et tout à fait intéressante, c'est quand on se pose la question de la Théorie dans cette pratique institutionnelle. Comment, dira-t-on, oser la poser ainsi secondairement quand elle est, à l'évidence, au centre du projet ? Je ne pense pas, en fait, qu'elle le soit jamais, ni même qu'elle puisse l'être jamais d'où ces efforts maintes fois renouvelés pour résoudre ce point aigu de la rencontre de la théorie et de la pratique qu'est la formation. Solution impossible justement et qui ne peut être que de compromis, mais ceci serait une autre histoire.

Il n'y a pas de théorie de l'institution et je ne pense pas qu'il puisse y avoir d'institutionnalisation autre qu'éphémère d'une théorie. Il y a des théories dans l'institution qui peuvent être gardées précieusement comme preuves, par exemple, de la légitimité de l'institution ou comme faire valoir ou faire semblant, et qui ne font que renforcer l'ordre dogmatique. Il en est ainsi de la psychanalyse appliquée, récupérée, qui s'inscrit aux frontons de pierre des asiles et autres centres de soins. Le rôle de la Théorie est essentiellement d'être subversive, opérant dans la transgression et la remise en question de l'ordre institué. Toutes n'ont pas ce génie et, au fil des ans, combien en avons-nous vu qui, hors des récupérations, sont comme des flèches émoussées se brisant sur les carapaces institutionnelles. Par contre, notre théorie, celle que nous avons apprise et vécue dans la complexité de nos personnes, celle que nous vivons dans la pratique quotidienne, celle-ci est essentiellement subversive, corrosive pour l'ordre dogmatique institutionnel et quelqu'un disait récemment (P. Fédida, je crois) que la Psychanalyse a un corps dogmatique dont un des principes est le dogme de l'incrédulité.

Le voilà le vrai paradoxe, celui de vouloir bâtir une institution en même temps qu'on ne peut que la contester. L'affaire A.P.I., dans toute sa modernité, apparaît ou comme de bien peu d'importance, ou parfaitement exemplaire, dans la caricature qu'elle propose.

Est-ce de tout cela dont, implicitement, nous sommes pénétrés au point que nos conduites collectives s'en ressentent ? Serait-ce un propos pessimiste ? Je ne le crois pas, autant que ce serait dénier ce à quoi nous serons perpétuellement affrontés, l'affaire des pulsions, de leur intrication, de leur désintrication.

Pour en revenir à l'anecdote et donc à notre petite histoire, je me souviens de mon embarras quand je reçus ce diplôme, via l'API, me consacrant comme analyste aux yeux de la communauté des analystes eux-mêmes. Allais-je l'encadrer, l'afficher, le déchirer, le considérer comme un illusoire symbole, l'incarner narcissiquement, le classer dans le dossier des certitudes ... Rien de tout cela sans doute, mais le garder comme témoin de ce jeu institutionnel, comme trace d'un effort, d'une demande, point d'un itinéraire qui ne peut être une fin en soi.

Autre anecdote qui de l'intime nous fait passer au social. Au Congrès de Vienne, lors de cet extraordinaire show, le modeste français que j'étais ne pouvait que réagir à l'énorme marée anglo-saxonne, à l'exubérance bien particulière et, avec mon ami Elissalde, nous nous rencontrâmes dans un jeu identificatoire, où à grand renfort de "Hello !, fine !, great !", nous nous plongeâmes, pour quelques instants, dans cette communauté analytique, plongeant facilité par le petit vin de Grinzing ... Au-delà de ce jeu nous éprouvions. Peut-être cette nécessité d'adossement qu'offre une communauté, étayage sur un cadre pour que se pérennisent nos pratiques et se diversifient nos styles. Impossible de s'en passer, je crois.

Bernard JOLIVET

Les récriminations concernant l'A.P.I. que l'on peut entendre dans les écrits et les propos de couloir ont toujours d'excellentes justifications rationnelles. On pourrait cependant se poser la question de savoir si elles n'ont pas quelque point commun, dans leur structure, avec un modèle de récrimination habituellement constaté chez l'adolescent - quel que soit son âge. Il s'agirait d'une attitude de protestation contre toute institution qui tendrait à ériger une loi morale supérieure à l'individu et, peut-être, à la famille. On voit bien souvent que cette protestation contre des instances morales extérieures à l'individu - et éventuellement à sa famille, correspond à une protestation contre l'instance interne surmoïque d'origine oedipienne. On voit bien souvent aussi que le surmoi interne est d'autant plus contraignant que l'instance morale externe est plus laxiste. C'est dans cette circonstance aussi qu'un surmoi primitif plus rigoureux vient faire entendre sa voix. On pourrait ainsi considérer que l'existence d'une instance morale externe joue dans la société humaine le rôle d'un contenant permettant aux instances surmoïques internes de fonctionner avec davantage de souplesse.

Dans la psychanalyse groupale d'une société de psychanalyse en général et de l'A.P.F. en particulier, l'A.P.I. représente une telle instance morale externe et un tel contenant. Elle représente pour notre société un représentant externe de notre intériorisation des interdits parentaux. L'histoire de l'A.P.F. n'est-elle pas tout particulièrement en rapport avec une série d'interdits à la naissance ? Il s'agissait peut-être d'interdits de certaines alliances endogamiques mais aussi d'interdits relatifs à la nécessité de maintenir un cadre analytique hérité des ancêtres (la durée des séances en est un exemple).

Il me semble que ces interdits doivent continuer d'être représentés par cette instance externe; l'A.P.I. ne nous permet-elle pas précisément d'extérioriser à peu de frais notre mauvaise humeur ?

J.-B. Pontalis

Cher Raoul Moury,

Vous insistez : "Ecrire sur l'I.P.A., dire ce que j'en pense". Mais pour en penser quelque chose il faudrait que j'y pense. Or je n'y pense jamais. C'est l'I.P.A. qui parfois pense à moi comme aux autres collègues de l'A.P.F. comme à trois-quatre mille autres éparpillés dans le monde et dont un annuaire, le Roster, rassemble les noms : paiement, indirect, d'une cotisation, envoi, direct, d'un Bulletin qui rejoint vite la corbeille après que j'aie jeté un coup d'œil sur les photographies indéfiniment répétées du Président en exercice entouré de son "Conseil exécutif" ou du "Bureau" souriant de quelque groupe qui a réussi son examen de passage. Tout cela n'est pas très gai. Et puis ce sont les programmes des congrès internationaux que depuis longtemps je ne fréquente plus. Pourquoi ? Ils m'ennuient. Pourquoi ? Parce qu'il y a trop de monde, parce que deux mille psychanalystes ensemble cela ne fait pas une foule aimable, parce que j'abhorre la traduction simultanée et les voix d'emprunt, contrôlées, neutres (notre caricature) des interprètes. Pourquoi encore ? Parce qu'on ne peut rien dire qui ait quelque rapport avec la chose psychanalytique dans de telles conditions. D'autres raisons ? Celles-là ne vous suffisent pas ? Eh bien, le carriérisme, la défense des positions acquises, le rituel "the fascinating paper of Dr. X", "the so stimulating discussion", the Business Meeting, (business is business ...) ; le dosage géographique - un peu d'Europe, un peu d'Amérique latine, beaucoup d'U.S.A. - savamment combiné avec le dosage doctrinal - un peu de kleinisme, beaucoup de freudisme (= Anna Freud), le moins possible d'analystes ne parlant qu'en leur nom et ce sont eux que je préfère entendre.

Alors quoi ? L'A.P.F., rien que l'A.P.F. ? Et, pour les autres, condescendance ou mépris ? Pas du tout. Pendant des années j'ai participé aux colloques franco-britanniques (nous étions une trentaine), fréquenté un groupe du CAPS où se réunissaient des collègues venus de plusieurs pays d'Europe pour parler sans concession de leur pratique. Je m'y suis instruit et j'y ai trouvé du plaisir. Tout récemment encore, j'ai pu profiter d'une rencontre, qu'ils avaient suscitée, avec des psychanalystes new yorkais (mais oui ...). Vous le savez, je prône toujours, avec un succès inégal, l'ouverture sans méconnaître que pour ouvrir portes et fenêtres il faut d'abord que la maison tienne. En ce qui me concerne, vous le savez aussi, je dois beaucoup à Winnicott, à Searles, à Masud Khan, à bien d'autres que j'ai eu la chance de rencontrer et de lire.

Je pressens votre question. Permettez-moi de la formuler pour vous : "Pourquoi donc, si vous trouvez si peu d'attraits à l'I.P.A., avez-vous, vous et vos amis, tant bataillé pour vous y affilier au début des années soixante ? "

Je pourrais répondre que quelque chose cesse de vous intéresser dès que vous l'avez obtenu. Ce ne sont pas les exemples qui manquent. Pour en prendre un qui concerne l'A.P.F., combien de candidats admis au contrôle s'en tiennent là ! Peut-être la demande d'admission et la réponse positive qui lui est donnée étaient-elles pour eux le moyen de se dégager de leur analyse. Après quoi ils vaquent à leurs occupations, à ce à quoi ils trouvent goût.

C'est curieux que ce soit cet exemple qui me vienne. Car nous aussi nous voulions nous dégager. De Lacan ? C'est vite dit. Non pas de Lacan, mais de Lacan seul, de Lacan Un. Et, je crois, la suite l'a confirmé, que nous n'avions pas tort.

Les choses n'étaient pas simples à l'époque. Les motifs qui poussaient à rejoindre l'Association internationale n'étaient pas les mêmes pour les uns et les autres. Ils se contredisaient entre eux. Pour certains membres de la Société française (S.F.P.) il s'agissait de se débarrasser de Lacan, l'insupportable. Pour d'autres, au contraire, de faire reconnaître Lacan par l'ensemble de ce qui pouvait encore s'appeler la communauté analytique, avec l'espoir, sait-on jamais, que celle-ci, séduite à son tour, serait progressivement gagnée à sa cause (politique "entriste"). Pour les "motionnaires" dont j'étais, l'exigence était tout à la fois de garder Lacan, son enseignement, sa fonction de didacticien (mais attention : pas de didactiques clandestines !) et de fixer des limites à son pouvoir de plus en plus exorbitant. Le projet n'allait pas sans naïveté. Nous savions que Lacan s'était démené comme un beau diable pour forcer la porte des instances internationales, nous allions donc réaliser son vœu mais en le faisant passer par des voies qui n'étaient pas les siennes. C'était mal le connaître : Lacan se soumettant à des règles collectives, autant lui demander de "céder sur son désir" ! Le dénouement de l'affaire, moins ténébreuse qu'ambiguë, fut ce que chacun sait. Je ne crois pas que nous ayons alors attendu grand chose de l'I.P.A. en tant que telle. Je ne crois pas non plus qu'aujourd'hui elle ne serve à rien. Faut-il souhaiter son déclin, voire sa disparition ? Sûrement pas. Il faut y regarder à deux fois avant de détruire une institution, même celles qui paraissent désuètes comme l'Académie française. Car qu'est-ce qui occuperait la place laissée vide ? D'autres institutions, plus nocives, qui prétendraient, elles, régenter la pensée, prescrire le vrai, dénoncer le mal. L'I.P.A. n'illustre sans doute pas la psychanalyse mais elle la défend à sa manière. Certes elle est à grande distance de ce qui nous anime et nous tourmente. Certes encore, parce qu'elle redoute comme

la peste ce qu'elle appelle les "personnalités charismatiques", elle en vient même à se méfier des esprits originaux. Mais elle est tolérante, habile à apaiser les conflits, à dénouer les crises et ceux qui en ont la charge sont tout dévoués à leur tâche. Ce n'est pas le Komintern ni la C.I.A. Son siège, comme naguère la Société des Nations, comme aujourd'hui encore la Croix Rouge, devrait être à Genève.

J.-B. Pontalis

René Gelly

QUELQUES REMARQUES A PROPOS DE L' A . P. I .

D'abord une question concernant le phénomène proposé comme thème de réflexion : y a-t-il vraiment une désaffection de l'APF à l'égard de l'API ? Cela suppose qu'il y ait eu un grand amour et que ce sentiment fort soit allé en s'amenuisant au fil des ans. Or dans ma perception des événements passés et présents, je ne vois rien de tel. Il y a bien eu des débats passionnés, mais ce n'était pas une passion pour ou contre l'API, c'était une passion qui ne concernait que les méthodes, la pensée et surtout la personne de celui par qui le scandale était arrivé et dont l'encombrante originalité nous barrait l'accès à la reconnaissance internationale. C'était un choix douloureux : d'un côté, l'aventure avec ses promesses ou ses illusions de découvertes, d'innovations, de progrès révolutionnaires; de l'autre, des sentiers déjà tracés, du sérieux, des valeurs sûres, des perspectives d'améliorations laborieuses. Les risques que comportait chaque option étaient également contrastés : d'un côté, le risque de déviance, de marginalisation avec son aboutissement de pratiques incontrôlées n'ayant plus grand chose à voir avec la psychanalyse; de l'autre, le risque de conformisme, de routine et même de stérilité.

On peut donc dire que le choix initial de l'APF, celui qui a présidé à sa fondation, a été le choix de la raison contre la passion, du sérieux contre l'aventurisme. Il n'y a jamais eu de "coup de cœur" de l'APF pour l'API et c'est sans doute mieux ainsi, car on ne voit pas pourquoi, dans une démarche qui, malgré ses incidences affectives, est avant tout scientifique et professionnelle, on devrait faire prévaloir les émotions et les sentiments. Mais cela explique aussi une certaine "froideur" dans des relations qui même lors de leur commencement, n'ont jamais été marquées par un grand enthousiasme.

Actuellement, on en est là : l'API est pour nous une sorte de label de qualité. Nous sommes heureux et fiers d'appartenir à une société qui bénéficie d'une reconnaissance internationale. Si dans une conversation, notre interlocuteur nous asticote un peu trop avec des questions retorses sur les différentes écoles de psychanalyse, si nous sommes à court d'arguments pour démontrer notre supériorité, nous pouvons toujours ajouter en guise de point final : "Oui, mais nous, nous faisons partie de l'association internationale".

L'API apparaît donc avant tout comme la gardienne de l'orthodoxie psychanalytique. C'est très important, mais il n'y a pas là de quoi soulever l'enthousiasme des foules.

D'ailleurs, ce qui prévaut, à l'API, c'est la loi du minimum. L'API est une fédération de sociétés constituantes (actuellement il y en a 39).

Pour éviter l'éclatement - qui a bien failli se produire au cours de son histoire - l'API laisse le maximum de liberté aux sociétés constituantes. C'est ainsi que sur une question aussi importante que celle de l'analyse profane, il n'y a pas de doctrine officielle de l'API. Elle laisse chaque association nationale décider de ses propres critères d'admission et de formation. Résultat : il y a actuellement un procès en cours dans lequel l'API et l'APA (Association Psychanalytique Américaine) sont solidairement poursuivies par l'Association des psychologues américains pour entrave à la liberté de commerce en vertu des lois anti-trusts. Plus de 60 ans après le procès de Th. Reik, l'histoire ne manque pas de piquant. Et ce n'est pas une mince affaire : 4.000 Livres et 1.600 Dollars ont déjà été dépensés en honoraires d'avocats et ce n'est rien à côté de ce qu'il faudrait payer si le procès était perdu, car les plaignants demandent évidemment des dommages et intérêts et n'ont pas l'air de vouloir se contenter d'un dollar symbolique.

Tout cela pour dire qu'il se passe des drôles de choses à l'API et que la prétendue désaffection n'est peut-être que le résultat d'un manque d'information. L'API, c'est bien lointain, on ne sait pas ce qui s'y passe, on ne sait pas ce qui s'y débat. Evidemment, si c'est seulement pour avoir des nouvelles du procès, c'est une curiosité qui risque de s'épuiser assez vite. Mais il doit bien y avoir d'autres nouvelles de l'API que celle-là, le tout est de faire circuler l'information.

Reste la question des congrès. C'est peut-être sur ce point que la "désaffection" est la plus manifeste. Mais on pourrait aussi bien poser la question à l'envers : pourquoi aller à ce genre de manifestation ? Qu'est-ce qu'on peut attendre de ces énormes rassemblements ? On peut y aller par curiosité, pour rencontrer les vedettes internationales de la psychanalyse ou pour voir du pays. Il y a des tas de motivations possibles, mais aucune ne semble vraiment inhérente à la condition de praticien de la psychanalyse. Autrement dit : que ceux qui aiment ça y aillent, mais les autres ne perdront pas grand-chose en restant chez eux. Evidemment, les motivations, ça se travaille et ça peut se développer. Mais que fait-on à l'APF pour intéresser les gens à l'événement qu'est un congrès international ? Là encore, c'est une question d'information. On devrait savoir bien à l'avance quels seront les sujets débattus, pas seulement les titres des rapports. Mais les enjeux, les différents courants, les prises de position des rapporteurs désignés. D'ailleurs, l'information ne suffirait pas, il faudrait des groupes de travail où des volontaires, ceux qu'intéresseraient les thèmes du congrès, feraient un véritable travail de débroussaillage, dégagant les principaux centres d'intérêt, précisant les diverses positions, de façon à sensibiliser leurs collègues moins motivés.

Mais il se pourrait que finalement on ne trouve personne pour ce genre de travail car les propositions ci-dessus pourraient bien relever de la pétition de principe : s'il y a un réel manque d'affection à l'égard de l'API, c'est vraiment supposer le problème résolu que de proposer un travail en commun qui aurait pour objectif de préparer un congrès de l'A.P.I.

René GELLY

Claudine Geissmann-Chambon

La question de notre appartenance à l'A.P.I. m'interroge sur mon identité d'analyste et aussi sur l'identité de notre communauté analytique APF. C'est probablement le même mouvement interne qui m'a fait, il y a maintenant de nombreuses années, choisir une Société de Psychanalyse affiliée à l'A.P.I. et qui aujourd'hui m'a poussée à m'inscrire au 1er Congrès International sur l'Histoire de la Psychanalyse.

L'inscription d'une Communauté psychanalytique ne peut se faire à mon sens dans le seul registre nationaliste. L'histoire nous transmet ce que fut la tentative allemande. Une tentative de psychanalyse à la française, dans un contexte beaucoup plus récent et moins dramatique n'est guère plus convaincante, par ce qu'elle a pu engendrer de mutilations ou de déviations par un certain alignement - inéluctable - sur la culture ambiante prévalente.

Les thèmes abordés dans ce Congrès ont bien mis en évidence ce qui m'est apparu en tant que "fonds commun" aux analystes de toutes les Communautés analytiques. Sa connaissance et la prise en compte de sa signification devraient être un travail essentiel pour chaque analyste.

Un certain nombre d'entre nous savent ce que c'est que d'avoir grandi "entre deux univers", et s'ils ont pensé un moment que cela leur donnait la possibilité de choisir l'un ou l'autre - voire un troisième - ils ont aussi compris que c'est à partir de l'un et de l'autre qu'il leur faudra se construire, quels que soient les apports ou les insuffisances de l'un et de l'autre.

Il me semble qu'il en est de même pour toute communauté analytique. S'inclure dans la culture ambiante, y être sensible est certes utile mais rester vigilant et curieux des divers modes de pensées présents dans le mouvement analytique international m'apparaît une nécessité incontournable.

Claudine Geissmann-Chambon

Guy Cauquil

Les difficultés de parler d'une société analytique tiennent à sa spécificité : si une communauté analytique trouve cohésion dans son langage, son propre objet nécessite la mise en cause de celui-ci.

L'invention d'un style, le partage d'une théorie assument l'aisance d'une transmission. Mais ce sont les manques, les ratés de la pratique langagière qui attirent notre intérêt et convenances et conventions se démasquent devant les surprises du langage.

Si la continuité d'une histoire nécessite la reconduction du pouvoir, les effets de celui-ci se dérobent parfois à l'inventaire. Ils trouvent dans le non-dit un point d'appui à leur salut (ainsi le vide du ciel sert de support dans un paysage).

Il est possible que la tentation que le silence offre au discours épargne d'autres sacrifices, mais une société analytique ne saurait faire oublier la violence des origines du langage : violence qu'elle redouble à travers son propre mythe fondateur. Le miroir reste vide qui renvoie à l'impossible célébration des images originaires.

Guy Cauquil

Raymond Pujol

QU'EST-CE AUJOURD'HUI QU'UNE COMMUNAUTE ANALYTIQUE ?

Invité à réfléchir sur ce qu'est aujourd'hui une communauté analytique, je me rends compte que l'expérience que j'en ai est fort réduite : des contacts réguliers avec un petit groupe de collègues marseillais, des contacts espacés avec l'APF à Paris, un lien virtuel et lointain avec l'API.

Mais, peut-être, cela ne m'empêche pas de m'interroger sur ce qui fonde ou plutôt sur ce qui devrait fonder la communauté analytique. En somme, autour de quels points essentiels cette communauté s'est-elle constituée ? Quels sont les principes théoriques et pratiques communs à tous les psychanalystes ? Ce sont ces principes qui doivent rassembler la communauté analytique. Ce sont ces principes que doit conserver et défendre l'API de telle sorte que ceux qui ne les admettraient pas ne puissent se dire légitimement psychanalystes.

Ceci renvoie au Schibboleth de la psychanalyse. L'expression se trouve dans le travail de Freud "Sur l'histoire du mouvement psychanalytique" (fév. 1914), S.E.XIV, p. 57 : "Tout ce qu'Adler a dit à propos de ses rêves, schibboleth de la psychanalyse, est également vain et insignifiant" "Dans le but de rendre les principes essentiels de la psychanalyse parfaitement clairs, nous dit Strachey dans la note des éditeurs précédant cet article, Freud a tracé l'histoire de leur développement depuis leur commencement pré-analytique". A cette époque, Freud n'est plus isolé. Puisque le petit groupe des viennois, Jones, Jung, Abraham, Ferenczi le rejoignent. Des sociétés psychanalytiques se fondent à Berlin (Abraham), à Zurich (Jung), à New York (Brill), à Budapest (Ferenczi). En 1910, au congrès de Nuremberg, fondation de l'API. Mais en même temps des dissensions se font jour. Adler quitte la Société de Vienne en 1911, Jung se sépare de Freud en 1913. Il s'agit donc à cette époque d'affirmer et de défendre la spécificité de la psychanalyse. On disait couramment alors qu'il y avait trois écoles de psychanalyse, celle de Freud, celle d'Adler et celle de Jung. Aussi, dans la dernière partie de l'article de 1914, Freud indique-t-il clairement en quoi Adler et Jung ont cessé d'être analystes, l'un en refusant le primat de la sexualité, l'autre en transformant les notions de Libido et d'Inconscient. Mais dans la première et plus importante partie, Freud insiste sur les traits spécifiques, les signes de reconnaissance de la psychanalyse. On peut en faire une brève liste : 1.- Substitution de la méthode des associations libres à la méthode cathartique de Breuer. 2.- Interprétation des rêves. 3.- Reconnaissance de l'inconscient dynamique du refoulement, des résistances et du transfert. 4.- Reconnaissance de la sexualité infantile.

Dans tout cela pratique et théorie sont intimement liées. C'est essentiel. Pour mieux le montrer citons, par exemple, ces quelques passages (p. 16) : "La théorie du refoulement est la pierre d'angle sur laquelle repose tout l'édifice de la psychanalyse. C'est la partie essentielle de celle-ci et maintenant encore elle n'est rien d'autre que la formulation théorique du phénomène que l'on peut observer chaque fois que l'on entreprend l'analyse d'un névrosé sans avoir recours à l'hypnose. Dans de tels cas, une résistance survient qui s'oppose au travail de l'analyse et qui dans ce but allègue une défaillance de la mémoire. La considération théorique, du fait que cette résistance coïncide avec une amnésie, conduit inévitablement à la vue d'une activité mentale inconsciente qui est propre à la psychanalyse et qui, aussi, se distingue clairement des spéculations philosophiques sur l'inconscient. Il faut dire aussi que la théorie de la psychanalyse est une tentative de prendre en compte deux faits frappants et inattendus de l'observation qui émergent quand on cherche à faire remonter vers leur source dans la vie passée les symptômes d'un névrosé : les faits du transfert et des résistances. Toute ligne d'investigation qui reconnaît ces deux faits et les prend comme point de départ de son travail a le droit de s'appeler psychanalyse même si elle arrive à des résultats autres que les miens propres."

La question de la méthode est donc primordiale pour Freud. On ne peut dissocier les acquis théoriques principaux des conditions pratiques nécessaires à l'investigation analytique. C'est pour cela que la psychanalyse ne se présente pas comme une théorie systématique et parfaitement ordonnée mais comme une recherche ouverte dépendante d'une rigoureuse méthode d'observation. Ses résultats sont apparus d'une façon parcellaire et erratique. Les "trous" de la théorie délimitent le champ de nouvelles investigations; ils ne peuvent être comblés par la seule spéculation.

Dans cet esprit, il me semble que l'on pourrait dire aussi que le rôle de la communauté psychanalytique serait de définir et de préserver les conditions nécessaires à l'instauration, à la poursuite et à la transmission du processus analytique. Et ce point pourrait être ajouté à la liste des schibboleths de la psychanalyse. C'est le problème de la conservation de l'héritage freudien et de sa transmission dans l'analyse didactique, problème qui intéresse au premier chef l'API.

La pratique de Lacan en ce qui concernait les analyses didactiques a fait problème au moment de la demande de reconnaissance de l'APF par l'API. Les apports théoriques importants et féconds de Lacan n'étaient certainement pas en question, mais seulement sa pratique didactique. Il n'a sûrement pas été excommunié mais n'a pas voulu ou pu modifier ses procédures didactiques selon les recommandations de l'API. Ces recommandations de l'API n'étaient pas un point mineur mais quelque chose d'essentiel, car il

s'agissait de préserver un cadre bien défini pour que puisse s'instaurer et s'expérimenter un processus analytique durable. Si l'on tient avec Freud que toutes les avancées théoriques ne reposent que sur l'expérience et l'investigation de ce qui se passe dans la situation analytique, il ne peut en être autrement. Lacan était certes un analyste génial et un éveilleur de vocations analytiques mais son intérêt principal, d'après certains, était avant tout d'ordre théorique. Il voulait faire de la psychanalyse une science exacte sur le modèle des mathématiques (arriver à constituer une sorte d'algèbre du langage inconscient) et dans cette entreprise impossible (voir Roustang, "Lacan de l'équivoque à l'impasse"); il a, semble-t-il, négligé ou tenu pour peu importantes les conditions de l'instauration et d'un déroulement régulier et contrôlable du processus analytique. Si bien que le lacanisme est devenu chez certain un langage ésotérique et cela au détriment d'apports théoriques importants. Mais cela est une autre histoire ...

Raymond PUJOL

François Gantheret

A.P.F. et I.P.A. :
A propos du Congrès de Montréal - Juillet 1987

Dans le cadre de cette réflexion collective sur les rapports entre notre Association et l'Association Internationale, le 35ème Congrès de l'IPA, qui s'est tenu à Montréal du 26 au 31 juillet 1987, a été une occasion de "faire le point", d'évaluer l'intérêt que nous pouvons trouver à notre participation. Nous étions 11 "APF", soit le quart de la participation française - ce qui, compte tenu de notre coutumière réticence à fréquenter les congrès ou colloques, et de l'éloignement, est un chiffre presque surprenant. Didier Anzieu, était, on le sait, l'auteur de l'un des trois rapports introductifs au thème du Congrès : "L'analyse finie et infinie : 50 ans plus tard" (1).

Le Congrès réunissait environ 1800 participants, dont une très forte participation de nord-américains (USA et Canada). Ceci ne reflète cependant pas fidèlement la composition de L'IPA, dont les 7000 membres se répartissent actuellement par tiers entre l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et l'Europe. Ces chiffres ont un intérêt "politique" sur lequel je reviendrai.

Je ne ferai pas ici un résumé du Congrès, mais m'en tiendrai aux quelques réflexions qui me semblent pertinentes pour notre sujet.

Du point de vue de l'intérêt scientifique, théorique et clinique, l'expérience d'un tel congrès est surprenante. D'une manière générale, chaque fois qu'il est question de "clinique", qu'une séance ou une période d'une analyse est évoquée, que l'on "entend" parler le patient, réagir ou intervenir l'analyste, on se trouve en terrain connu : c'est bien de l'analyse, telle que nous la connaissons et la pratiquons, qu'il est question. Cette impression ne se dément pas, au regard des considérations théoriques qui viennent s'y ajouter, lorsqu'il s'agit de la plupart de nos collègues européens - avec les éventuelles variations que l'on connaît.

Avec les sud-américains, cela devient plus "dépayçant". Les directions proprement freudiennes, kleinienne, post-kleinienne, lacaniennes se mélangent et s'articulent de façon foisonnante. On s'y retrouve cependant peu ou prou, l'enthousiasme, l'aspect vivant et mouvant de la réflexion emportent souvent l'intérêt, voire l'adhésion.

(1) Rapport paru dans la Rev.fr. de psa. 1986, 5, ainsi que ceux de I. Berenstein (Buenos-Aires) et H.P. Blum (USA).

C'est avec les "américains" que l'expérience devient étrange. Le commentaire ou le développement théorique laissent souvent pantois l'auditeur français (nous avons régulièrement échangé nos impressions à ce sujet). Commentaire fréquent : mais où diable est-il là, question d'analyse ?

Ainsi, une des communications-américaines les plus appréciées et commentées fut celle de Robert Emde, de Denver, qui avait pris comme point de départ la remarque freudienne (in "Analyse finie et infinie") selon laquelle l'un des facteurs importants de la réussite ou de l'échec de la cure est la force constitutionnelle des pulsions. Développant cette question et débordant largement l'aspect quantitatif évoqué par Freud, Emde, s'appuyant sur de récentes recherches de la psychologie américaine, a proposé tout un panorama de la constitutionnalité, englobant des aspects qualitatifs de la pulsion, des "dispositions affectives innées", des capacités intellectuelles innées (QI), etc... Fort étonnant aussi chez les américains, l'accent exclusif mis sur la seconde topique freudienne, non point en tant que telle, mais dans la mesure où, pour eux, et avec une évidence qui laisse la plupart des européens perplexes, elle est incompatible avec la première et la remplace radicalement. Il serait bien sûr caricatural de prétendre que tous les américains fonctionnent sur le même mode. Mais ce que j'indique là semble une forme dominante de pensée, un habitus institutionnellement estampillé.

Mais, je le répète, toute cette étrangeté se dissipe - du moins la plupart du temps - lorsque la clinique analytique est concrètement évoquée. Et ce n'est pas le moins étonnant, de constater combien l'analyse résiste aux divers discours théoriques qui prétendent la parler.

Ce qui précède est bien sûr un constat rapide et qu'il conviendrait de creuser davantage. Il nous est difficile de concevoir une telle indépendance de la pratique clinique et de la pratique théorique. Nous aurions plutôt tendance à concevoir une unité des deux. Et pourtant il a déjà été donné, à nombre d'entre nous, de constater que tel ou tel analyste, analysé par Hartmann par exemple, ne reflétait en rien dans sa conception et sa clinique, et même dans le témoignage direct qu'il pouvait donner de son expérience analytique personnelle, l'image que nous pouvons nous faire des "psychologues du moi" à travers leurs écrits. Si nous ajoutons à ceci le constat inverse, à savoir la reduplication du même, dans la pratique comme dans le discours, dans certaines lignées lacaniennes, où le mot d'ordre théorique est de stigmatiser les prétentions d'un moi englué dans ses captations imaginaires, force nous est de conclure que nous sommes bien peu avancés dans ce genre de problèmes.

J'en viendrai maintenant aux aspects plus "politiques" du congrès. Deux éléments ont dominé : d'une part les conséquences de cette expansion sud-américaine, que j'ai déjà mentionnée; d'autre part, les enjeux

du procès qui e été intenté à l'Association américaine, et conjointement à l'IPA.

Sur le premier point, un certain nombre de modifications statutaires ont dû être apportées, pour tenir compte de cette expansion : ainsi, de l'appartenance géographique du président de l'IPA, qui devra être, de façon tournante, alternativement nord-américain (ce qui est le cas actuellement), européen et sud-américain. Il est certain que l'IPA a pour souci, actuellement, de garder en son sein, rassembler, "contenir" des courants qui pourraient s'autonomiser ou la déborder.

Le second point, le procès, est porteur d'enjeux qui dépassent de loin l'événement lui-même. Je rappelle qu'un "accord de 1938" avait donné à l'Association Psychanalytique Américaine (APA) le statut d' "Association régionale". Ce statut implique deux volets : d'une part une "franchise" sur le territoire des USA, c'est à dire l'exclusivité : aucune Société ne peut obtenir son rattachement à l'IPA directement; c'est l'APA qui décide - en toute indépendance - d'accueillir en son sein un groupe ou une association, et ceci vaut automatiquement pour affiliation à l'IPA. Aucune autre possibilité, pour un groupe américain, d'adhérer à l'IPA n'était envisageable.

Le second volet, qui est logiquement solidaire du premier, est la totale indépendance de l'APA dans la détermination de ses critères de formation. Elle n'a de comptes à rendre qu'à elle-même, et l'IPA ne peut intervenir dans ce domaine.

Cet accord de 1938, qui plaçait les Etats-Unis dans une position, non seulement d'indépendance relative, mais encore de véritable hégémonie sur l'IPA (par la conjugaison du nombre, et du monolithisme de la structure), avait dû être concédé sous la pression des événements. Il était apparu nécessaire d'accepter cette exigence américaine, à un moment de l'histoire où nombre d'analystes européens, fuyant le nazisme, cherchaient refuge aux Etats-Unis.

Le verrouillage de cette structure n'aurait certainement pas cédé de lui-même - même si le déplacement vers l'Amérique du Sud du centre de gravité numérique et un certain recul de l'analyse aux USA l'auraient sans doute ébranlé peu à peu. Le "Pouvoir", à l'IPA, pendant 50 ans, a été très largement américain.

L'un des éléments de cette situation était l'impossibilité (avec de rarissimes exceptions), pour un non-médecin, sur le territoire US, d'obtenir une formation et une adhésion dans le cadre de l'IPA, l'APA étant fermement opposée à l'analyse "profane". C'est sur ce point qu'un événement extérieur est venu faire basculer l'état de fait. Trois psychologues ont intenté à l'APA principalement et à l'IPA conjointement du fait de la franchise concédée, un procès pour "discrimination et entrave à la liberté du commerce en interdisant le plein accès des candidats non-médecins à une formation en psychanalyse clinique".

Procès typiquement américain, et que les plaignants étaient dans une réelle possibilité de gagner. Les conséquences financières, en particulier sous la forme de dommages et intérêts, en seraient gigantesques.

Ce procès, qui n'en est qu'à sa phase d'instruction, a d'ailleurs déjà coûté fort cher à toutes les parties. L'APA en assume désormais tous les frais. La conciliation recherchée a impliqué une décision capitale : le renoncement de l'APA à sa franchise, la possibilité donc ouverte à des groupes d'études acceptant les non-médecins de demander leur adhésion directe à l'IPA sans devoir s'affilier à l'APA; et, parallèlement, la décision de la plupart des Instituts de formation accrédités par l'APA (17 sur 26 actuellement) d'ouvrir leur recrutement aux non-médecins.

C'est donc tout le premier volet de l'accord de 1938 qui tombe. Et même si le second reste en place (à savoir l'autonomie dans la définition des normes de formation), il est clair qu'il n'a plus, dès lors, qu'une valeur relative, puisque toute société composante de l'APA peut, en cas de désaccord avec celle-ci, faire sécession et demander son rattachement direct à l'IPA.

*

J'ai un peu longuement développé ces points, et le dernier, plus particulièrement, car ils me semblent constituer des éléments importants d'appréciation, quant à la réponse que nous pouvons tenter d'apporter à la question : quel sens donnons-nous, aujourd'hui, à notre affiliation à l'IPA ?

Si nous nous posons actuellement cette question, c'est bien que la réponse n'est pas évidente. Nous n'avons eu, de fait, et depuis maintenant plus de 20 ans, que des rapports assez distendus avec l'Internationale. Sans doute, un certain nombre d'entre nous y ont consacré temps et énergie que ce soit en y assumant des responsabilités administratives - et jusqu'aux plus hautes instances -, ou en collaborant activement aux travaux scientifiques par leurs rapports ou communications. Mais dans l'ensemble et pour la plupart, l'IPA est loin de nous, elle est "américaine", et nous sentons bien peu la réalité de notre appartenance. Rares sont ceux qui lisent l'International Journal, qui s'intéressent aux thèmes des congrès internationaux, encore plus rares ceux qui y participent.

Deux facteurs principaux se conjoignent : d'une part, l'américano-centrisme de l'IPA n'est pas encourageant pour un européen, et particulièrement pour un français, qui se sent peu de possibilités d'influence dans une telle structure, et trouve qu'il en reçoit peu d'apports congruents avec ses intérêts scientifiques. D'autre part, on a souvent constaté et interrogé la tendance de l'APF à un certain isolement, à une

répugnance à sortir de son propre cercle et à dialoguer avec "l'extérieur". Ceci est à nuancer sans doute, certains d'entre nous franchissent volontiers les frontières, mais c'est pour l'ensemble une réalité incontestable. Il n'y a pas lieu ici d'approfondir cet aspect, et j'en ai proposé quelques éléments de réflexion dans mon rapport d'activité de juin 1987.

Devant ce constat, il est légitime de se poser la question : l'IPA - comme la pulsion -, pourquoi faire ? Pourquoi tous ces efforts au temps de la SFP, pour obtenir la réintégration dans l'IPA, ces luttes acharnées et leur coût exorbitant ? La naissance de l'APF marquée du signe de cette réintégration enfin obtenue, au prix des séparations, des rancœurs, des accusations mutuelles entre frères devenus ennemis ? Pour que, par la suite, cette réintégration se traduise essentiellement par notre cotisation à ladite IPA (laquelle, soit dit en passant, représente 7% de notre budget et subit cette année une hausse de 25 %) ?

Et pourtant, aucun d'entre nous, à ma connaissance, ne songe à remettre en cause cette appartenance. La question, qui a présidé à ce numéro de Documents et Débats, est bien de faire le point, d'expliciter ce qui doit bien nous tenir à cœur puisque enfin, nous sommes une Association composante de l'IPA, nous nous sommes battu pour l'être et nous entendons le rester.

Faire le point, cela sert à déterminer, aussi lucidement que possible, une politique; et cela implique un regard en arrière sur l'histoire. Celle-ci, en l'occurrence, est bien récente, et nul n'en est propriétaire, même si certains en furent des acteurs, premiers ou seconds rôles, et d'autres des témoins. Leurs apports nous sont précieux. Mais l'histoire, elle, doit être construite par chacun.

Je fais partie; quant à moi, de ceux qui entrèrent à l'Institut de formation au moment même où se jouaient les derniers actes de la bataille : en 1964, naissance de l'APF. Un an plus tard, l'intégration dans l'IPA était annoncée. Que représentait-elle ? Il était bien difficile de le comprendre. Bien que je me méfie des comparaisons "familialistes", en l'occurrence, c'est celle-ci qui me vient : nous - les analystes de ma génération - étions en cette position d'enfants qui surprennent des bribes de conversation, qui constatent des changements, perçoivent des mouvements d'humeur - et parfois en font les frais - , des éclats passionnels, filtrés par les murs et les portes; qui entendent des propos tenus, à l'extérieur, sur leur famille; qui sont l'objet de manœuvres et de séductions peu compréhensibles; et qui avec tout cela tentent de se construire un édifice à peu près cohérent. Qu'on y ajoute les effets transférentiels, qui en tout collectif analytique nourrissent les passions; qu'on y ajoute surtout le caractère intrinsèquement "fou" de ce qui se déroulait alors - la lecture du livre de Roudinesco, aussi partial que soit parfois son récit, est instructive à cet égard. Comment se faire une image stable dans cette tourmente ? Parmi les "signifiants" qui nous sifflaient aux oreilles, "IPA" était l'un des plus insistants. Au gré des propos entendus, il prenait

des couleurs diverses : label de respectabilité et de sérieux, monstre froid bureaucratique, garant, mafia... Le mot "trahison" circulait aussi beaucoup. Nous, l'APF, aurions "vendu" Lacan pour payer le prix de notre réintégration. L'image n'était pas flatteuse. Nous levions un œil interrogateur sur nos anciens; ils ne nous renseignaient guère : silence analytique, souci de ne pas embarquer les "jeunes" dans la tempête, et/ou embarras à pouvoir en dire quelque chose de sensé ?

Pendant ce temps, Lacan, lui, faisait beaucoup de bruit; parlait de son "excommunication"; et brillait à la rue d'Ulm, revendiquait, pour lui et les siens, l'exclusivité de l'intelligence. C'est ainsi qu'il séduisait; c'est aussi de cette façon qu'il éveillait réserve et méfiance. De l'analyse, nous avons appris, ou nous étions en train d'apprendre, combien l'intelligence peut être servie. De quelles ruses elle est capable, aux ordres du fantasme. Mais peut-on se méfier de l'intelligence, sans risquer de s'abêtir ? Le mimétisme, lui aussi, tirait la sonnette d'alarme : façons de parler, de penser, de s'habiller même, tout, jusqu'aux tics, plaidait contre la liberté. Asservissement chez les "lacaniens" ? Asservissement à l'IPA chez nous ? Comment s'y reconnaître ?

Il a fallu peu à peu, pour chacun, faire l'histoire; construire, comme une construction dans l'analyse : apte à emporter la conviction, sans vain espoir de dire le vrai.

Ce que je crois, c'est que l'APF a eu besoin de l'IPA, non tant pour ce que celle-ci pouvait nous apporter comme contenus de pensée analytique, comme nourriture théorique ou clinique : cela, nous pouvions l'élaborer, ou nous le procurer, seuls; non point davantage pour la substance des règles de formation et de transmission; et certes pas pour la caution de respectabilité que cela nous donnait : nous n'en avons pas besoin.

Ce qui était important, c'est qu'un ensemble de règles touchant à la formation soient topiquement situées à l'extérieur de notre cercle. Que l'IPA constituait un horizon référentiel non-inclus, et qui de ce fait, quel qu'en soit le contenu, quelque accord ou désaccord qu'on puisse avoir avec ses propositions, voire ses oukases, échappait par son extériorité même aux effets pervers ou affolants qui naissent de la collusion, en un même lieu, du transfert et du pouvoir ...

Ce n'est pas la "vente" de Lacan qui nous a permis de réintégrer l'IPA : c'est l'IPA qui nous a permis de nous séparer de Lacan, de sortir de la marmite infernale où désir et loi se confondent, et qui, laissée seule à elle-même, n'a depuis cessé d'exploser, avec les désastres individuels et les désordres collectifs que l'on sait.

Cette fonction référentielle topiquement externe me semble indispensable à une communauté analytique. Non pour nous y asservir : nous avons pu mesurer la liberté de choix que nous y avons exercée, et en bien des points, nous sommes, dans nos pratiques formatrices, fort marginaux par rapport à la "norme". Mais ces choix, nous pouvons les revendiquer comme ce qui nous distingue, ce qui trace notre propre silhouette sur l'horizon des "autres" : mêmes, et différents.

N'y aurait-il, dans l'affiliation à l'IPA, que cette fonction référentielle, elle me semblerait indispensable. Mais il y a plus, au moins potentiellement. Ce que l'américano-centrisme de l'IPA a pendant longtemps verrouillé, l'aspect fédératif, le fait qu'une association internationale n'est pas une entité maîtresse dictant des lois et imposant un langage, mais une instance commune à de nombreux collectifs analytiques, cela est, me semble-t-il, en train de se déverrouiller. Les éléments que j'ai rappelés- le procès et ses conséquences, la bascule du centre de gravité de l'IPA - font évoluer le paysage, et restaurent ou peuvent restaurer la fonction fédérative. C'est, à mon sens, une carte que nous devrions jouer, plus activement que par le passé. Qu'avons-nous à y gagner ? D'être interrogé sur nos différences, surpris dans nos certitudes ? Un travail analytique, en somme.

François Gantheret

2 juillet 1963

Assemblée Générale de la S.F.P.

MOTION

Le Bureau réaffirme les principes de son action, à savoir :

- 1) Poursuivre l'organisation de la Société dans le but de la rendre plus apte à réaliser les deux tâches définies dans l'article 1er de ses Statuts ("Situer correctement la psychanalyse" et "former des psychanalystes dignes de ce nom").
 - 2) Assurer les conditions réelles d'une recherche ouverte, soumise à la critique, dans le respect de la personnalité de chacun, mais aussi veiller au respect par chacun des conditions et conséquences de cette recherche critique.
 - 3) Maintenir et soutenir la demande d'affiliation à l'Association Internationale de Psychanalyse, restaurer ou développer les échanges avec le Mouvement Psychanalytique.
-

11 juillet 1963

MOTION DITE DES " MOTIONNAIRES "

Les analystes soussignés ont toujours considéré comme d'une importance vitale pour leur Société qu'elle devienne une société de psychanalyse effectivement en mesure de transmettre l'habilitation à tous les degrés de la pratique, ceci conformément aux buts qui ont motivé tant sa fondation que sa demande d'affiliation comme société membre de l'IPA. Ils se sont abstenus de toute intervention dans le cours d'une négociation délicate mais ils croient le moment venu, à la suite des informations données par Serge Leclair à l'Assemblée générale du 2 juillet, de faire connaître leur position à leurs collègues.

1) Ils constatent que la Commission des Etudes ne s'est pas montrée capable de tenir les engagements, formels ou implicites, pris envers le comité consultatif et de faire observer les normes de formation (didactique et enseignement) qu'elle tient pour valables.

2) Ils affirment leur conviction que cette non-conformité a été un facteur important dans le durcissement des positions du comité consultatif.

3) Ils pensent que la Commission des Etudes est mal fondée à retarder l'application de normes contre lesquelles aucun analyste ne s'élève en théorie jusqu'au moment lointain où une théorie de la didactique aura été parachevée.

4) Ils ne voient, quant à eux, aucune contradiction entre deux impératifs qui leur semblent essentiels pour l'avenir de la Société : à savoir que, d'une part, les normes de la didactique soient observées et que, d'autre part, J. Lacan continue et approfondisse son enseignement.

Les positions extrêmes qui conduisent à voir là une contradiction, pour en tirer des conclusions d'ailleurs opposées, se retrouvent dans l'impasse qu'elles tendent à perpétuer.

5) S'ils tiennent pour essentiel que tous les axes possibles de solution dans le cadre fixé par le point précédent soient explorés afin que soit pour le moins préservé le résultat acquis à Edimbourg : statut de groupe d'études assisté du comité consultatif.

6) Mais quelle que soit l'issue du Congrès de Stockholm (affiliation, prorogation du statut actuel, poursuite de négociations, voire la rupture complète), le choix restera aussi inéluctable : ou bien la SFP mènera à son terme l'effort entrepris pour satisfaire les buts qu'elle s'est d'emblée fixés et devenir une véritable société de psychanalyse .Ou bien elle tombera rapidement dans l'état d'une "société savante" qui sera à coup sûr divisée en centres d'intérêts, sinon en coterie, en même temps que faibliront son audience et la qualité de ses recrues.

P. Aulagnier, J.L. Lang, J. Laplanche, J.B. Pontalis
V. Smirnoff, D. Widlacher

(Ce texte, quoique connu sous le nom de Motion, n'est pas à proprement parlé une motion comme les deux autres publiées ici. En effet il ne fut pas soumis à un vote mais simplement transmis au Président de la SFP : Serge Leclair.)

13 Octobre 1963

Motion votée à la Commission des études de la S.F.P.

MOTION D'ORDRE

Les soussignés proposent au vote de la Commission des Etudes la décision suivante :
Le Dr J. Lacan ne figure plus sur la liste des membres titulaires habilités à l'analyse didactique et aux contrôles à dater de ce jour.

De ce fait se trouve mise en question la composition actuelle de la Commission des Etudes.

J. Favez-Boutonier, D. Lagache
W. Granoff, G. Favez

Dimanche, le 13 Octobre 1963

10 Novembre 1 963 -

Assemblée Générale de la S.F.P.

(Ce texte, rédigé et signé par les motionnaires, à l'exception de Pierra Aulagnier qui s'était retirée du groupe, a été lu par l'un d'entre eux).

I. Commençons par le plus simple, pour exposer des faits, à savoir les initiatives prises depuis quelques mois par certains d'entre nous, dont je suis, et qui voudraient aujourd'hui non seulement »informer » notre Société, mais dire clairement l'orientation qu'ils souhaitent lui voir prendre.

A la suite de l'AG de juillet dernier, nous avons rédigé un texte (nous, c'était à cette date : Aulagnier, Lang, Laplanche, Pontalis, Smirnoff, Widlöcher). Cette assemblée, vous vous en souvenez, s'était terminée par le vote presque unanime d'une « motion » toute immobile - qui n'indiquait aucune voie à suivre- dans ses formules vagues et équivoques, c'était tout notre malaise qui venait s'inscrire. Nous avons été quelques uns à tenter d'en sortir. Il ne s'agissait pas pour nous de nous compter ou de recruter des signataires ; nous étions six, nous aurions pu obtenir un accord beaucoup plus large sur un tel texte, mais ce n'était pas là notre propos : nous voulions avant tout qu'une prise de position fut écrite, qui engageât ses auteurs, au-delà des paroles dites et reprises dans l'oscillation des humeurs et des influences. Ce texte, même si la plupart d'entre vous le connaissent désormais, je ne crois pas inutile de le lire : Motion.

Cette motion fut d'une part remise au Président de notre société, S. Leclaire, que nous laissâmes juge des modalités de sa diffusion et de son emploi, d'autre part communiquée par l'un d'entre nous à Lacan, afin qu'il n'en prît pas connaissance par des tiers.

A nos yeux, ce texte - et la prise de position dont il témoignait - devait permettre à ceux qui représenteraient notre Société à Stockholm, et principalement à Leclaire, de faire la preuve qu'une partie de la Société - qui avait quelque chance de s'augmenter - ne reconnaissait pas ses exigences dans l'alternative qui risquait de lui être imposée dans ces termes : "choisir l'IPA ou choisir Lacan, rompre avec l'IPA ou rompre avec Lacan". Notre espoir était qu'une telle initiative pouvait, sinon créer la solution, du moins modifier les données de la question. A nos interlocuteurs de l'IPA nous pensions qu'il fallait dire : il est vrai que notre Société a ses problèmes et ce n'est pas seulement à vos yeux mais aux nôtres qu'ils se posent; elle a ses contradictions profondes et nous voulons travailler avec vous à les résoudre. Et à notre propre usage : ne nous entretenons pas dans l'illusion que nous avons affaire à des adversaires qu'il conviendrait de blouser; si nous étions vraiment satisfaits de la structure et du fonctionnement de notre Société, assurés de notre vocation en tant que groupe et de la juste position que chacun y occupe en tant qu'individu, nous n'en saurions pas là; sans doute même n'aurions-nous pas éprouvé le besoin d'entreprendre et de soutenir une démarche auprès de l'IPA.

A notre connaissance, il n'y eut guère de "négociation" à Stockholm. Leclair ne put pas ou ne voulut pas utiliser notre texte dans le sens que nous espérions et ce furent les "minutes" que vous connaissez.

Notre seconde initiative, encore plus discutée que la première, fut la demande d'une rencontre - qui nous fut accordée - avec le Docteur Turquet. Pourquoi cette demande, que nous avons maintenue malgré une intervention pressante faite auprès de nous par Leclair (à la suite de cette intervention, seule P. Aulagnier, d'accord avec nous sur l'utilité d'un entretien avec Turquet, estima qu'il fallait surseoir à la rencontre projetée et se détacha dès lors de notre groupe) ? Un motif immédiat d'abord : une réunion du Bureau venait d'avoir lieu où rien de la situation de la Société n'avait été évoqué, réunion qualifiée par les uns et les autres de particulièrement étouffante, avec "des silences à couper au couteau". Ceci venait confirmer notre sentiment d'un enlèvement progressif des instances de notre Société, avec tous les risques que cela comportait : paralysie et, à plus ou moins brève échéance, éclatement. Nous avons pensé que nous étions en droit, dans de telles conditions, d'être informés mieux que nous l'étions.

"Groupe fractionnel", a-t-on dit. Soit. Mais par rapport à quelle belle totalité ? Celle du Bureau, dont les dissensions étaient connues, sinon explicitées ? Par rapport à l'ensemble de la Société, dont nous cherchions précisément à maintenir la cohésion, mais non l'immobilisme ? Ou plus simplement, par rapport à notre Président qui, d'ailleurs, assista à la réunion - et participa même à la discussion - après avoir protesté contre son principe, comme l'exigeaient ses fonctions. (J'ajoute, entre parenthèses, qu'il est plaisant d'entendre certains nous reprocher on ne sait quel penchant à la manœuvre clandestine, alors que nous fûmes parmi les seuls à prendre clairement position, ceci dans une Société dont il faut reconnaître qu'elle ne s'est guère illustrée par son goût de la franche information et de l'expression libre).

Que s'est-il dit au cours de cette rencontre avec Turquet, le 13 octobre ? Qu'y avons-nous appris ? Assurément rien pour ceux qui savent toujours tout et considèrent que de toute façon il n'y a rien à faire. Pour les autres, pour nous, cette rencontre eut d'abord l'intérêt de récuser un certain nombre de rumeurs.

1) On disait que le Comité consultatif (ou l'IPA) ne prenait pas en considération la SFP comme telle, mais seulement quelques-uns de ses membres, tenus pour dignes du label international, qu'il détacherait progressivement de notre groupe.

Or Turquet nous a affirmé que ce qui intéressait le Comité, c'était la Société dans son ensemble.

2) On disait - seconde forme de l'allégation précédente - que le Comité consultatif favoriserait une scission de notre Société, les uns restant groupés autour de Lacan, les autres constituant un nouveau groupe qui obtiendrait alors aisément son affiliation. Cette solution, si l'on peut dire, n'est pas celle qu'envisage ou souhaite Turquet : c'est la société, avec Lacan et ceux qu'il a formés, qui a demandé son affiliation, c'est elle qui s'est vu reconnaître le statut de Study group, c'est elle qui doit

obtenir, son affiliation définitive.

3) On disait que les "minutes" représentaient un impératif qu'il fallait entériner ou rejeter en bloc. Nous avons acquis la conviction que la première exigence de ces minutes (6a) était fondamentale aux yeux du Comité - à un léger retard près - mais que les autres restaient ouvertes à l'examen et à la discussion.

4) On disait enfin que le Comité n'entendait rien à ce qui assurait l'originalité de notre groupe. Peut-être. Mais c'est que nous n'avons pas su le lui faire entendre ou que nous ne nous entendons pas même sur ce qui la constitue ou encore qu'aucun d'entre nous n'est tellement assuré de pouvoir la définir et rejette alors sur l'autre l'accusation d'incompréhension et d'aveuglement.

C'est bien pourquoi, plutôt que de mettre cet autre - fonction supportée par tel ou tel - en position d'accusé ou d'imbécile, il paraît nécessaire de nous poser à nous la question.

II. Que notre Société se soit, dès son acte de naissance, placée sous le signe d'une contradiction d'ailleurs extrêmement fructueuse, c'est une première constatation : se constituant comme société freudienne, désireuse avant tout d'assurer une formation analytique authentique, elle ne pouvait prétendre se maintenir délibérément à l'écart des autres sociétés de psychanalyse qu'en soutenant que l'analyse avait élu domicile chez elle. Ce fut là sans doute pour certains - cela reste peut-être pour quelques-uns - une tentation, qui trouva son ferment dans la polémique ; ce ne fut pas en tout cas la voie dans laquelle s'engagea la Société puisqu'elle demanda d'emblée son affiliation : c'était du même coup affirmer qu'elle ne se considérait pas comme seule dépositaire de la découverte freudienne et qu'elle entendait bien recevoir une place qui lui revenait de droit dans ce qu'elle appelait, elle aussi, la communauté analytique.

Quand la demande fut, en 1959, reprise et soutenue, avec un dossier bien établi (sans, notons-le en passant, que le Bureau d'alors prit la peine d'expliquer à une AG la raison d'être de sa démarche), elle rencontra un obstacle majeur constitué par la position particulière de Lacan dans notre groupe, par sa pratique didactique considérée dans son ensemble, enfin par ce que sa personnalité paraît offrir d'irréductible aux exigences d'une loi partagée. Reconnaissez-le : ce ne fut pour personne une surprise. Nous savions tous très bien que là serait l'os, qu'il ne pouvait en être autrement; mille propos entre amis, où la vérité sait filtrer mieux que dans les assemblées, pourraient en témoigner.

Théoriquement, deux voies s'ouvraient alors (après Edimbourg) : ou bien soutenir qu'il n'existait pas à nos yeux de "problème Lacan" et qu'en conséquence les recommandations le concernant nous paraissaient dénuées de sens, ou bien admettre l'existence du problème et chercher, dans une collaboration franche avec le Comité consultatif, à le poser et à le résoudre correctement, ceci sans prétendre jouer au plus malin en se laissant séduire par toute l'imagerie politique de la "négociation". La solution choisie semble avoir été médiane, ou plutôt avoir oscillé entre l'une et l'autre voie et engendré ainsi chez nous incertitude et découragement, et chez nos interlocuteurs, un renforcement de leurs exigences.

Quel langage entendions-nous dans le privé ? "Lacan est indéfendable, mais on ne peut pas lui faire ça ! Et puis de quoi aurions-nous l'air ?" Et quel langage officiel ? " Ne pas précipiter les choses, demeurer maîtres de la dialectique du problème, rester analystes avant tout ...". Les questions étaient-elles posées sans détour, elles étaient vivement détournées ; en Bureau élargi : "Ce n'est pas le lieu de débattre les questions de personne" (comme s'il ne s'agissait pas d'une question de Société !); en Assemblée générale : "C'est du ressort exclusif de la Commission des études", ce qui n'empêche pas, quand la dite Commission a pris ses responsabilités, de s'en remettre à l'Assemblée générale.

La tâche du bureau, celle particulièrement de son président, n'était pas facile et personne, sinon l'ensemble de la Société, ne pouvait prétendre y satisfaire. C'est justement là ce qui témoigne que la difficulté, si elle retentit différemment en chacun, est partagée par tous ceux qui reconnaissent ce qu'ils doivent à Lacan (et n'ont pas besoin d'une occasion publique pour le reconnaître avec plaisir), tout en faisant leur cette exigence : constituer une société d'analystes.

Certains de nos collègues, dont nous nous sentons très proches, nous disent : "Vous vous laissez fasciner par la conjoncture actuelle et son urgence prétendue, oubliant ce qui l'a constitué. Vous subissez les effets d'une demande - sur laquelle il faudrait s'interroger - et qui vous captivent aujourd'hui."

Donc interrogeons. D'abord cette demande d'affiliation, c'est un fait, encore une fois, que la Société l'a formulée, soutenue et que le Bureau a consacré beaucoup de temps et d'énergie à tenter de la faire aboutir. On peut penser que c'est pour quelques sérieux motifs, dont on ne se débarrassera pas en invoquant un désir de rentrer dans le rang une fois venue la fatigue de l'aventure ou l'intolérance à une parole souveraine, motifs qui s'appuient sur une évaluation correcte des possibilités d'avenir de la société. Pour notre part, nous mettrions surtout l'accent sur deux points : qualité nécessaire du recrutement et besoin d'une communication scientifique extra muros, c'est-à-dire au-delà d'une relation initiatique toujours maintenue de maître à disciples.

Ensuite, et surtout, l'événement qu'on nous présente abusivement comme extérieur a précipité une prise de conscience : il est apparu à la plupart d'entre nous que, si variable que puisse être l'appréciation portée par chacun sur l'intérêt et l'urgence d'une affiliation, une question demeurerait, elle, essentielle à notre groupe, et qu'on ne pouvait éluder : la relation de Lacan et de la Société. Aussi bien le Bureau lui-même a-t-il, mais trop tardivement et sous la pression des événements, décidé la création d'une Commission chargée d'étudier cette relation - mieux vaudrait l'interrelation - mais en excluant bizarrement de son champ d'étude le problème majeur : la relation didactique.

Mais si chacun sent que c'est là que le bât blesse, chacun aussi a ses vues propres, selon son histoire, sa position personnelle, le moment ou l'intensité de son rapport à Lacan, sur l'issue thérapeutique à envisager. A dire vrai, les diagnostics ne diffèrent guère; je ne pense pas non plus que les solutions préconisées soient innombrables, nous avons été frappés, à converser avec les uns et les autres, de l'étendue de l'accord par delà la relative diversité des solutions proposées : accord sur quoi ?

Sur la difficulté - dont le problème des didactiques n'est que le point focal - nous dirons sur l'incompatibilité qu'il y a entre le fonctionnement d'une Société d'analystes et le maintien tel quel de la position de Lacan dans notre groupe. Pour fonder en vérité un tel jugement, une analyse, qui ne serait pas sauvage, où l'on ne jouerait pas dans une valse dérisoire avec le meurtre du père, la société fraternelle et la liquidation des transferts, est nécessaire. Pour être davantage qu'une simple estimation, elle devrait aller fort loin - jusqu'au dévoilement de ce qu'une fonction de maître passionnément assumée signifie en fait de désir, plus loin en tout cas qu'il n'est possible dans une Assemblée comme celle-ci. C'est peut-être parce qu'elle n'a pas été entreprise en temps voulu - mais escamotée par la plaisanterie, différée dans des tâches indéfinies - que notre Société est maintenant en crise ouverte. A force d'atermoiements et d'équivoques, les actes ont été plus vite que l'analyse et nous héritons, comme il est d'usage dans toute histoire, d'une situation à laquelle nous aurions souhaité trouver un autre visage.

III. Quoi qu'il en soit, aujourd'hui, devant quelle situation nous trouvons-nous et que proposons-nous ?

La Commission des études a voté la résolution que l'on sait, résolution qui nous semble appeler une discussion sur deux points de vue :

1°) Elle apparaît aux membres de la Société que nous sommes comme une décision d'autant plus abrupte qu'elle vient, après un long temps de silence, *trancher* un problème ancien et fort complexe, comme si le temps passé n'avait pas été utilisé à assurer une maîtrise progressive du problème en cause mais à instituer au contraire une paralysie collective.

2°) En réalité, deux questions doivent être distinguées :

- Lacan est-il habilité ou non à prendre en charge de nouvelles analyses didactiques ?

- Les analyses didactiques de Lacan, antérieurement et régulièrement avalisées par la Commission des études, doivent-elles ou non être considérées comme valables ?

On comprend bien que ces réserves ne visent en aucune façon la position individuelle, quelle qu'elle soit, des membres de la Commission des études mais seulement la Commission en tant que groupe, en tant qu'instance dont il n'est pas besoin de souligner les responsabilités, surtout dans un tel moment et au sein d'une Société dont la raison d'être est de former des analystes. Aussi bien est-ce là, le motif majeur qui nous a conduits en juillet à écrire notre motion et qui guide, aujourd'hui encore, notre action.

Dans ces conditions, quelles décisions souhaitons-nous voir soumettre au vote de l'Assemblée générale du 19 novembre ?

1) Approbation de la *démission* collective du *Bureau* actuel (la demander s'il y a lieu).

2) Election par l'Assemblée générale d'une *commission* provisoire

- formée de 6 titulaires et associés,

- habilitée à entendre tous ceux qu'elle jugera bon et à poursuivre le dialogue avec le Comité consultatif,

- chargée d'examiner le problème actuel de la Société, d'élaborer des solutions précises, réalisables à court terme, d'établir un rapport pour une nouvelle Assemblée générale qui pourrait se tenir début mars, rapport qui ferait état soit d'une opinion unanime soit de différents schémas qui seraient soumis à la discussion et au vote de cette Assemblée.

Responsable uniquement devant l'Assemblée générale, mandatée par elle mais sans être autorisée à prendre de décisions qui engageraient l'avenir de la Société, indépendante à l'endroit du Bureau, cette Commission éviterait ainsi un double risque : le risque de l'immobilisme (et de la dégradation) puisque la mission qui la fonderait serait de mettre en place une solution à nos problèmes, le risque d'entraîner la Société dans une politique partisane.

3) Quand au nouveau *Bureau* à élire, il tient au courant le Comité consultatif de la vie de la Société et, libéré des tâches de négociation, il se consacre à celles de la gestion, il retrouve une fonction d'autorité dont il ne peut se départir sans compromettre gravement la cohésion de la Société. Il se présentera devant l'Assemblée générale de mars pour se voir renouveler son mandat et s'engager à appliquer les décisions votées par l'Assemblée.

4) Quant à la *Commission des Etudes*, nous souhaitons qu'elle se borne pour l'instant à fournir aux candidats à l'analyse didactique une liste d'analystes ne comprenant pas Lacan. Pour le reste, elle différerait jusqu'à l'Assemblée générale de mars toute décision concernant le statut de Lacan.

Telles sont les modalités de fonctionnement que nous préconisons et qui devraient être soumises au vote de l'Assemblée générale du 19.

Si l'on nous interroge enfin sur ce que nous attendons de la Commission dont nous demandons la création, nous dirons simplement : un travail efficace. Il le sera d'autant plus, selon nous, qu'elle sera constituée par des analystes qui, quelles que soient les options que chacun d'eux a pu ou peut préconiser, se rejoignent au moins en ceci qu'ils tiennent pour essentiel à l'avenir de la Société que soit fonda-mentalement modifiée la relation de Lacan à la Société.

L'adoption d'un tel programme signifierait que la Société prend en main ses propres affaires et est décidée à élaborer sa transformation, ce qui suppose bien plus qu'un changement *administratif* de majorité : l'élucidation et la résolution d'un débat qui nous concerne tous - à des titres divers, mais tous - en tant que membres d'une société qui - qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore - a connu jusqu'ici comme axe majeur de référence, l'enseignement, la personne, le personnage de Jacques Lacan.

J.-L. Lang, J. Laplanche, J.-B. Pontalis
V. Smirnoff, D. Widlöcher

LISTE DES MEMBRES TITULAIRES

- . Mme Annie ANZIEU, 7 bis, rue Laromiguière, 75005 PARIS - 47.07.43.98
- . Pr. Didier ANZIEU, 7 bis, rue Laromiguière, 75005 PARIS - 47.0.7.43.98
- . Dr Claude BARROIS, 4, allée des Pinsons, RUBELLE - 77950 MAINCY .
- . Mme Nicole BERRY, Impasse Rollon, 76230 BOISGUILLAUME - 35.60.06.65
- . Mme Lucienne COUTY, 15, rue de l'Estrapade, 75005 PARIS - 43.26.02.75
- . Pr. Guy DAR COURT, 13, rue Rossini, 06000 NICE - 93.82.12.59
- . Pr. Roger DOREY, 121, rue de la Faisanderie, 75116 PARIS - 45.04.50.19.
- . Mme le Pr. Juliette FAVEZ-BOUTTONIER, 48, r. des Ecoles, 75005 PARIS - 43.54.00.52
- . Pr. Pierre FEDIDA, 3, rue du Regard, 75006 PARIS - 42.22.07.61
- . M. François GANTHERET, 91, rue de Seine, 75006 PARIS - 43.54.69.31
- . Dr Wladimir GRANOFF, 9 bis, Villa-Pasteur, 92200 NEUILLY S/SEINE - 47.22.65.29.
- . Mme le Dr Christiane GUILLEMET, 15, r. Michel-Ange, 75016 PARIS - 45.27.39.74.
- . Mme le Dr Marianne LAGACHE, 45, bld Victor, 75015 PARIS - 45.32.65.34
- . Pr. Jean-Louis LANG, 100, rue de Rennes, 75006 PARIS - 45.48.08.03.
- . Pr. Jean LAPLANCHE, 55, r. de Varenne, 75341 PARIS CEDEX 07 - 45.48.37.54
- . Dr Jean-Claude LAVIE, 22, avenue de l'Opéra, 75001 PARIS - 42.97.48.55
- . Dr Arnaud LEVY, 8, rue Daniel-Hirtz, 67000 STRASBOURG - 88.35.68.40
- . Mme Marie MOSCOVICI, 32, avenue Carnot, 75017 PARIS - 42.27.16.32
- . Dr Raoul MOURY, 27, boulevard Edgar-Quinet, 75014 PARIS - 43.20.21.36
- . Dr Henri NORMAND, 53, rue Huguerie, 33000 BORDEAUX - 56.44.06.64
- . M. J.B. PONTALIS, 34, rue du Bac, 75007 PARIS - 42.96.36.03
- . Dr Robert PUJOL, 140, rue Edmond-Rostand, 13008 MARSEILLE - 91.53.41.79
- . Dr Guy ROSOLATO, 3, square Thiers, 75116 PARIS - 45.53.36.89
- . Dr Victor SMIRNOFF, 15, rue Duguay-Trouin, 75006 PARIS - 45.48.90.19
- . Pr. Daniel WIDLOCHER, 32, rue Charles-Baudelaire, 75012 PARIS - 46.28.96.06

LISTE DES MEMBRES ASSOCIES

- . Dr J.C. ARFOUILLOUX, 85, av. Général-Leclerc, 75014 PARIS - 43.22.87/72
- . M. B. BARRAU, 16, rue de l'Assomption, 75016 PARIS - 46.47.83.42
- . M. G. BONNET, 1, rue Pierre-Bourdan, 75012 PARIS - 43.40.68.70
- . Mme le Dr F. CAILLE-WINTER, 103, av. Général M. Bizot, 75012 PARIS - 46.28.43.53
- . Mme le Dr C. DESTOMBES, 57, av. Jeanne d'Arc, 59000 LILLE - 20.52.75.69
- . Dr F. DESVIGNES, 74, rue Dunois, 75013 PARIS, 45.85.01.10
- . Pr. R. DORON, 22, rue Emile-Dubois, 75014 PARIS - 45.65.22.80
- . Mme G. DUCHESNE, 18, rue du square Carpeaux, 75018 PARIS - 42.29.29.28
- . Mme le Dr J.DUPONT., 24, pl. Dauphine, '75001 PARIS - 43.54.44.12.
- . Dr B. FAVAREL-GARRIGUES, 44, rue de Tivoli, 33000 BORDEAUX - 56.81.96.30
- . Mme le Dr C. GEISSMANN, 13, bld George V, 33000 BORDEAUX - 56.98.29.85
- . Pr P. GEISSMANN, 13, bld George V, 33000 BORDEAUX - 56.98.29.85
- . Dr R. GELLY, 13, rue Humblot, 75015 PARIS - 45.79.15.47
- . Dr M. GRIBINSKI, 3, rue de l'Université, 75007 PARIS - 42.96.49.67
- . Mme le Dr H. HAIK, 248, bld Raspail, 75014 PARIS - 43.35.36.86
- . Pr. D.HOUZEL, 22, rue Commandant-Drogon, 29200 BREST - 98.03.34.10.
- . Dr B. JOLIVET, 134, rue de Courcelles, 75017 PARIS - 42.27.48.34
- . Dr P. LACOSTE, 59, rue du Parc, 33200 BORDEAUX - 56.08.88.42
- . Mme le Dr E. LEJEUNE, 38, rue des Cordelières, 75013 PARIS - 45.39.77.00
- . Mme le Dr D. MARGUERITAT, 26, rue Erlanger, 750016 PARIS - 46.51.55.68
- . M. J. PALACI, 4, rue Lincoln, 75008 PARIS - 42.25.54.94
- . Mme le Dr A. PETITIER, 13, passage Leroy, 44000 NANTES - 40.20.29.42
- . Mme M. ROVET, 41, av. de Saint-Mandé, 75012 PARIS - 46.28.13.41